

C843.52

L323v

1923



Bibliothèque Nationale du Québec

JULES-E. LARIVIÈRE

*La Villa
des Ancolies*



BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SUPIRE

MONTRÉAL

EDITION DE "LA REVUE MODERNE"

1923

Tous droits réservés
1923

3104101218
309112-111A2

LA VILLA DES ANCOLIES

PAR

JULES-E. LARIVIÈRE

PS

9523

A72 V45

1923

511-2

843.99

L 339 va

I

MADEMOISELLE LAURE PERRIN,
FILLE MAJEURE.

SAINT-HYACINTHE possède une admirable promenade, la rue Girouard, le Boulevard, comme on dit pompeusement là-bas, la rue domiciliaire, par opposition à l'ancien chemin des Cascades surnommé "la rue des affaires".

La majeure partie de la rue Girouard, des usines de l'aqueduc aux fabriques de la maison "Casavant Frères", cotoie la rivière Yamaska. C'est une large artère d'une propreté irréprochable, presque coquette, dont la double bordure ininterrompue de beaux ormes forme une immense arche de verdure tant leur hauteur est prodigieuse et leurs branches élancées.

Le tronçon-est de la rue est borné exclusivement de propriétés appartenant à des communautés religieuses. C'est, immédiatement passé le viaduc, le Patronage de Saint-Vincent de Paul, ancien manoir seigneurial de la famille Laframboise, aujourd'hui refuge d'une turbulente jeunesse ouvrière sous la direction d'humbles religieux: les fils de Saint Vincent de Paul; mais, sous ses nouveaux maîtres, le vieux parc seigneurial n'a rien perdu de sa somptuosité passée et ses massifs de lilas, de boules de neige, d'acacias nains, de rosiers, d'aubépines et de seringas ont conservé tout l'éclat de leurs floraisons et la suavité de leurs parfums.

Si nous avançons plus à l'est, une haute haie de cerisiers sauvages et d'aubépines, asile de centaines de pinsons, de fauvettes et de troglodytes, nous masque les massives constructions de la "Maison Mère" des bonnes Sœurs de la Présentation de Marie.

Là-bas, sur un coteau, offrant une riante perspective sur un fond de sapins et d'érables

54137

très verts, le Juvénat des Frères Maristes nous sourit à travers une longue avenue de pins géants.

Enfin, le collège de Saint-Hyacinthe, avec son bosquet éternellement jeune de pins centenaires, d'ormes, de noyers et de frênes, son ruisseau, torrent impétueux au printemps, domaine incontesté des apocins aux jolies fleurs rosées dès que viennent les jours d'été, ses lacs minuscules qu'alimentent des fontaines discrètes, ses innombrables chants d'oiseaux durant le jour, ceux des rainettes quand vient la nuit; autant de merveilles qui vous captivent avant que vous ne perceviez les imposantes constructions du collège, cachées derrière une profusion de verdure.

Le tronçon-ouest de la rue est réservé aux domiciles privés; de jolis cottages bien modernes, retirés de la ligne du chemin et agrémentés de parterres fleuris.

Vers le centre, la Cathédrale et l'église des Pères Dominicains viennent rappeler au promeneur enthousiasmé que si Dieu a dispensé tant de merveilles, Il demande en retour que nous Lui en rendions hommage.

Mais le touriste en quête de sensations et de nouveautés a bien vite fait de se rassasier de ce spectacle, quelque ravissant qu'il soit, et, comme la basse ville avec ses rues étroites, sans ombre, le "déjà vu" de ses magasins et de ses usines, le feu de son asphalte, ne saurait le tenter, il tourne ses regards vers la rive sud de la rivière Yamaska et se trouve charmé de l'aspect sauvage et pittoresque qu'elle présente, des vieilles maisons de pierre qui la dominent.

Alors, s'il revient sur ses pas, s'il affronte pour un moment les horreurs de la basse ville, traverse la rivière sur le pont du "Tricot" près de la digue, grimpe une petite côte, il est tout joyeux de se trouver tout à coup dans le coquet petit village de la Providence, le plus joli faubourg de Saint-Hyacinthe.

S'il tourne à droite, s'il ne se laisse pas trop attarder par les merveilles s'offrant à chaque pas sous ses yeux, à peine aura-t-il marché un quart d'heure qu'il rencontrera, campée sur la rive escarpée, une immense vieille maison de pierre rustique toute couverte de vignes, de campanules et de liserons, flanquée d'un riant bosquet et littéralement engloutie sous un amas de fleurs et de verdure. S'il s'avance vers la grille récemment remise à neuf, il lira, peint en lettres de bronze: "Villa des Ancolies". S'il pénètre... Ou plutôt, non... qu'il soit discret... qu'il ne pénètre pas, seuls les conteurs ont ce privilège de pénétrer sans indiscretion chez les gens.

Vers le milieu de juin 1918, époque où commence notre récit, la "Villa des Ancolies", portée aux plan et livre de renvoi officiels de Saint-Hyacinthe le Confesseur comme propriété de "Mlle Laure Perrin, fille majeure", méritait bien son nom.

L'ancolie, l'ancolie du Canada (*aquilegia canadensis*, famille des renonculacées, nous disent les savants botanistes) est une petite fleur d'un rouge carminé à l'extérieur, jaune safran à l'intérieur, dont les cinq sépales enlaçant ses cinq pétales, semblent une amoureuse garde d'honneur autour du fruit embryonnaire. Elle s'élève de douze à quinze pouces du sol sur un pédoncule si frêle qu'il plie sous le poids de son gracieux fardeau. Les savants vous diront peut-être encore que ses feuilles sont pétiolées-composées-tri-crénelées, etc., sachons seulement qu'elles sont d'un beau vert foncé à la face exposée au soleil et plus pâle sur l'autre. Telle quelle, l'ancolie est une fleur gracieuse et jolie et surtout, elle est tout à fait indigène, bien de chez nous, une vraie compatriote, et les savants ont même été obligés de reconnaître officiellement cette qualité et de lui adjoindre l'explicatif "du Canada".

Mais quelle sauvage! quelle timide! Ou plutôt non, quelle coquette! En somme,

n'est-ce pas de la coquetterie que d'aller élire domicile en quelque endroit inabordable, sur le flanc escarpé d'une montagne, sur le bord d'un précipice, sur le haut d'un rocher, de balancer ses petites fleurs au bout de sa hampe ténue, de sembler nous dire: "Vois mon éclat, vois ma beauté, viens me cueillir!" quand l'on ne peut y parvenir sans risque d'y laisser sa peau?

En effet, ne cherchez pas l'ancolie dans les jardins, sur les bords des routes, dans les champs, même les plus sauvages, ce n'est que dans les endroits presque inaccessibles que vous pourrez la dénicher.

L'emplacement de la villa était autrefois en sympathie avec la sauvage ou coquette ancolie, et la demeure elle-même semblait prise de la contagion.

La clôture de planches la séparant du chemin, était en ruine; la grille de fer, recouverte de rouille, était boiteuse; le parterre, s'étendant du chemin à la maison, était le domaine incontesté des bardanes, du chanvre, des herbes à poux, de l'armoise, des choux gras et autres vilaines plantes que l'on voit immédiatement envahir tout coin de terre laissé à la nature sauvage. Seul un étroit sentier à travers cette grossière végétation conduisait du chemin à la véranda branlante.

La villa elle-même était une immense construction de pierre des champs qu'avaient complètement envahie les vignes sauvages, les liserons et les campanules.

A droite, un bosquet de vieux chênes, d'ormes, d'érables et de hêtres avait dû jadis être splendide; mais les jeunes pousses y croissaient pêle-mêle et il ne présentait plus qu'un affreux fouillis. Il y avait bien une tonnelle toute fleurie de liserons des bois; mais, depuis longtemps, les arbustes en obstruaient l'accès.

A l'arrière, la rive avait également conservé toute sa rusticité. Un escalier vermoulu conduisait à la rivière; mais tout autour croissaient en désordre les aulnes, les im-

patientes; on y retrouvait aussi la bardane cependant que plus bas et jusqu'à une vingtaine de pieds dans la rivière les nénuphars couvraient de leurs larges feuilles la surface des eaux et que les sagittaires élançaient dans l'espace les lances vertes de leur feuillage.

Mais là-haut, sur le petit promontoire rocailleux, à l'endroit où la rive était coupée à pic, leurs racines ténues solidement accrochées aux fissures du roc, les ancolies dressaient de toute la hauteur de leurs hampes délicates leurs fleurs carminées.

Au milieu de cette végétation désordonnée, de cette nature revenue à la sauvagerie primitive, il y avait un coin incomparable, un paradis terrestre en miniature où se trouvait réunie une collection riche et abondante des fleurs les plus rares et les plus éclatantes: c'était le jardin, sis à l'arrière du parterre, à gauche de la villa et qu'une vaste serre cachait aux curieux de la rue.

"Et quel ermite, me demanderez-vous, habitait cette thébaïde?"

C'était Mademoiselle Laure Perrin, fille majeure!...

Fille majeure... Les Anglais, qui n'ont pas notre délicatesse, ont traduit ces deux mots par "spinster" et, immédiatement nous vient à l'esprit le concept de la vieille fille acariâtre et maussade. Notre langue est plus délicate et plus généreuse.

D'ailleurs, Mlle Perrin était-elle vraiment une vieille fille, quoique ses concitoyens l'eussent gratifiée de ce titre depuis longtemps déjà? Est-on vieille fille à vingt-neuf ans? C'était exactement l'âge de la propriétaire de la villa et maintes de ses aînées auraient été insultées de se faire appeler adeptes de Sainte-Catherine. Malheureusement, chez la femme surtout, il est vrai de dire que l'on a l'âge que l'on semble avoir et Mlle Laure, qui avait poussé à la perfection l'art de se vieillir, tant

par ses habitudes, ses accoutrements que par sa manière générale de vivre dans une absolue solitude, semblait en avoir quarante.

Elle était la dernière et seule survivante de huit enfants issus du mariage de Paul Perrin et de Louise Gagné. A quatre ans, elle perdait sa mère. Son père, déjà vieux et cassé, ne put se décider à se séparer du seul être qu'il lui restait à chérir, il la garda près de lui, l'entoura d'une sollicitude égoïste, jalouse et quelque peu tyrannique. Il ne permit jamais qu'elle eut d'autre éducateur que lui-même.

M. Perrin était un ancien journaliste autrefois assez remarquable, qui avait essayé de la politique et enfin s'était consacré, durant cinq années, à la grande œuvre de la colonisation. De ces diverses carrières il était sorti désabusé et meurtri; ses grandes conceptions n'étaient pas comprises, ses efforts méconnus, sa sincérité même mise en doute.

Possesseur d'une fortune personnelle assez considérable, il se décida enfin à renoncer à la lutte et à venir terminer paisiblement ses jours dans la vieille maison de ses pères, sur la rive de l'Yamaska.

C'était, au dire de ceux qui l'ont connu intimement, un homme d'une haute intelligence et d'une vaste érudition; il causait indifféremment, et avec une parfaite aisance, politique, philosophie, chimie ou physique, agriculture ou géologie. Mais, de toutes ces diverses sciences, il y en avait une surtout qui lui était chère: la botanique. Ami et disciple de l'abbé Provencher, il avait, à la mort de ce grand prêtre, malheureusement trop oublié de nos jours, voué tous ses efforts à la continuation de son œuvre.

Inutile de dire que l'éducation qu'il donna à son enfant se ressentit de la naïve passion du bon papa pour tout ce qui était fleur ou plante.

Habitée dès sa plus tendre enfance à lire dans le grand livre de la nature, Laure ne tarda pas à partager la passion de son père.

A douze ans, alors que les autres jeunes filles jouent encore avec leurs poupées, Laure greffait son premier rosier et se constituait la collaboratrice de son père. A dix-huit ans, le malheur venait mûrir avant l'âge cette âme d'élite. Monsieur Perrin, débilité par la vieillesse et la maladie, se vit terrasser par la paralysie et incapable de quitter sa chambre.

Comment exprimer la somme fabuleuse de dévouement déployée par la pieuse enfant autour de son cher malade ? Elle se fit la maman de ce père invalide que le mal ramenait à l'état d'enfance. Durant les cinq années que dura le martyre du vieillard, elle montra le même inlassable dévouement, allant au-devant de ses moindres désirs, s'appliquant à satisfaire ses plus légers caprices, toujours souriante, toujours affectueuse.

Enfin, quand la mort vint lui arracher cette dernière, cette seule affection, elle s'enferma jalousement dans son chagrin et le souvenir du cher disparu et, avec une farouche jalousie, elle continua d'en vivre.

Comme autrefois sous sa direction, elle cultivait et étudiait les fleurs que son père aimait tant, et, repliée sur elle-même et sa douleur, recluse volontaire dans la vieille demeure qu'elle laissait à plaisir envahir par la nature sauvage, comme si elle eût désiré qu'on y oubliât même sa présence, elle mena, cinq années durant, une vie de véritable anachorète.

Elle ne sortait de chez elle que pour aller chaque matin entendre la messe et le soir pour assister aux "Complies" chez les Pères Dominicains.

Invariablement vêtue d'une robe de drap noir avec col militaire que recouvrait, en hiver, un ample manteau de mouton de perse,

quiconque l'eût rencontrée n'aurait pu dire la couleur de ses cheveux, qu'elle lissait à la manière des pensionnaires de couvent et qu'elle cachait sous un large chapeau depuis longtemps démodé. Douce, modeste et dérobée, elle passait inaperçue. Jamais elle ne faisait de visites et n'en recevait aucune. A son retour de la messe, après un léger repas, elle passait un tablier de coton et s'enfermait dans sa serre ou dans son jardin.

Il va sans dire que les braves commères ne laissèrent pas s'échapper une aussi belle occasion de jaser et de mordre à belles dents au prochain. On la taxa d'avarice, de mesquinerie; les mères ayant des fils à marier surtout ne pouvaient se résigner facilement à laisser passer une aussi belle fortune et l'on fit intervenir toutes les influences possibles auprès de Laure pour la décider à sortir de sa solitude. Mais la jeune fille semblait ignorer complètement tout ce que l'on pouvait dire à son sujet. Elle soignait paisiblement ses fleurs, greffait ses rosiers, mariait ses œillets, ses balsamines, ses pensées, plantait et replantait ses tulipes, ses jacinthes, ses pivoines et laissait dire les gens, et les plus enragées commères se décidèrent enfin à porter ailleurs leurs calomnies, non sans avoir toutefois fortement appuyé sur le ridicule de sa conduite et avoir répété à tous les vents qu'elle n'était qu'une originale, une détraquée et une folle.

“Mais enfin, me demanderez-vous, était-ce un laideron que votre originale d'ermite?”

Un laideron! Que Dieu vous garde d'un tel jugement! Mademoiselle Perrin était une admirable personne, grande, élancée, la figure d'une régularité impeccable; pas un trait de défectueux, pas une ride; une peau veloutée et d'une blancheur rosée, des lèvres vermeilles qu'ensoleillait un sourire de bonté affectueuse, une abondante chevelure du blond le plus pur! Un laideron! Mais, c'était la beauté incarnée

et si défunt Léonard de Vinci eut vécu de nos jours, il l'eût certainement choisie comme modèle de préférence à sa Joconde, seulement.. car il y a un seulement... il l'eût fait habiller par quelque modiste de renom... Croyez-m'en, s'il est vrai que l'habit ne fait pas l'homme plus qu'il ne fait le moine, il n'en est pas moins vrai que cette maxime ne peut s'appliquer à la femme. La beauté, chez la femme, c'est un peu comme dans un paysage. Prenez le tableau champêtre le plus pittoresque, le plus grandiose, entassez-y des montagnes et des vallons, des ruisseaux, des rivières et des cascades, dispersez-y des troupeaux, des oiseaux et des insectes, imaginez tout ce que vous désireriez de plus grand, de plus beau, de plus gracieux, mais si vous otez les arbres aux montagnes, la verdure aux vallons, l'eau aux rivières et aux cascades, les fleurs aux insectes, que restera-t-il de votre paysage? Ou bien, prenez ce paysage idéal, enlevez en la lumière qui l'éclaire, qu'y verrez-vous?

De même, allez donc chercher la beauté chez une personne continuellement vêtue de noir comme une postulante de quelque communauté religieuse, chez une femme portant ses cheveux lissés comme une enfant d'école, coiffée d'un chapeau datant de six ans et chaussée de bottines de femme de peine! Quelque jolie qu'elle soit réellement, c'est un admirable paysage, mais hélas! il fait trop nuit pour le voir!

II.

A PROPOS D'UN CHIEN

J'oubliais de vous parler de Fidèle, l'élégant coley à toison vieil or qui, nuit et jour, montait la garde auprès de Mlle Laure et, cependant, la noble bête méritait certainement d'attirer notre attention tant par sa beauté que par l'attachement et la dévotion qu'il témoignait à sa maîtresse. D'ailleurs, nous

verrons bientôt qu'il doit être un des acteurs principaux devant évoluer dans notre récit.

Avez-vous remarqué comment tous ceux qui, volontairement ou par la force des circonstances, s'éloignent le moins de la société de leurs semblables, ressentent instinctivement le besoin de s'attacher à un animal quelconque? Toute vieille fille quelque maussade et grognon soit-elle, n'a-t-elle pas son chat à caresser? Le perroquet de Robinson Crusoé est devenu un personnage universellement connu; l'araignée de l'intendant Fouquet est passée dans l'histoire; et tant d'autres exemples dont la liste serait trop longue. Il y a plus, même les Saints du Paradis ont donné dans cette innocente manie: Saint-Antoine et son cochon n'ont-ils pas, dans la plus grande paix et la plus inaltérable concorde, vécu ensemble dans une caverne des déserts de la Thébaïde?

Après tout, ces gens ne semblent pas trop s'en être mal trouvés du choix de leur compagnon de vie. Bêtes pour bêtes, dirait un malin, mieux vaut encore celles qui ne parlent pas...

Faudrait-il reprocher à Mlle Perrin son affection pour son chien? Fidèle avait été acheté quelques années avant la mort de Monsieur Perrin, il avait grandi entouré des caresses de sa maîtresse, cajolé, dorloté. Par contre, il s'était montré élève docile et reconnaissant, gardien consciencieux et, quand il était là, la patronne pouvait dormir sur ses deux oreilles, la garde était mieux montée qu'aux portes des palais des rois.

Mlle Perrin, toujours préoccupée d'études de botanique et sincère admiratrice de nos fleurs des champs, avait depuis longtemps rêvé d'améliorer certaines espèces et d'en faire des fleurs d'ornementation. Une d'entre elles avait surtout attiré son attention: le gros chardon écossais dont la fleur présente une variété admirable de coloris et que, lui

semblait-il, il devait être assez facile de convertir en une fleur de jardin incomparable, en développant le plus possible les sépales et les pétales du capitule et en atténuant l'aspérité des bractées en forme de calice qui l'entourent.

Pour arriver à cette fin, elle avait tenté de marier ses chardons à quantité de plantes de leur famille: la chicorée sauvage, la reine marguerite, le tournesol, etc., sans aucun résultat satisfaisant et, sa flore à la main, assise sur la véranda, elle était partie en quête d'un nouvel époux pour ses chardons rustiques.

Fidèle, contrairement à son ancienne habitude, ne pouvait rester en place et chaque fois qu'un passant se présentait à sa vue, il faisait entendre un grognement plein de menace.

"Ici Fidèle, ici, viens te coucher près de moi! Vite, couche toi ici!"

A contre cœur, le chien vint s'étendre près de sa maîtresse. Le soleil se jouait dans sa toison dorée, faiblement lavée de blanc et de brun. Paresseusement étendu sur le flanc droit, il avait recoquillé ses pattes aux longues griffes de cornes, étendu sa queue qui se déployait en un panache blanc et or, son flanc se gonflait régulièrement sous l'effort de sa respiration laborieuse; il ferma à demi ses grands yeux qui avaient repris toute leur bonté primitive, reposa sur une de ses pattes de devant son museau effilé; sa gueule entrouverte, garnie de deux rangées de minuscules obélisques d'émail, laissa pendre, en un rose stalactite de corail, sa langue fatiguée. Des mouches, des grillons, des fourmis montaient sur son corps laineux, cherchant l'ombre sous les touffes de son poil ébouriffé; mais si les fourmis trop voraces, osaient mordre à sa peau, il relevait la tête, enfouissait son museau dans sa toison épaisse et pourchassait l'intruse; ou si quelque mouche trop hardie s'avavançait jusque sur son museau humide et

le caressait désagréablement de ses petites pattes, il faisait un brusque mouvement du cou, ouvrait bien grande sa gueule rosée, aspirait l'air bruyamment et la pauvre audacieuse, entraînée par la tornade en miniature, allait s'enfouir dans la gorge rouge qui devait lui paraître un gouffre immense.

"Dors-tu, mon chien?" dit Mademoiselle Laure en passant doucement sa main sur la tête soyeuse de l'animal. "Non, tu ne dormais pas? Tu n'es donc pas dans ton assiette, mon brave Fidèle? Depuis quelques jours tu n'es plus le même, tu deviens grincheux comme une vieille fille... Quoi? Oui, je sais, ces jeunes gens du chalet des Francs-Coueurs t'ont pris en grippe, ils t'ont lancé des pierres, t'ont donné des coups de cannes... et parce qu'ils t'ont maltraité, tu deviens méchant pour tout le monde... oui pour tout le monde... tu deviens misanthrope mon vieux, tu copies les hommes dans ce qu'ils ont de moins noble; tu deviens injuste, vieux Fidèle!... Pourquoi, par exemple, toujours montrer les crocs à ce pauvre Monsieur Hainault? Il ne t'a certainement pas lancé de pierres et quant aux coups de cannes, la distance qu'il met toujours entre toi et lui est un gage certain de son innocence. Pourquoi lui en vouloir alors? Est-ce parce qu'il te craint? Mais oui, vieux, tu prends des sentiments humains en vieillissant..."

Soudain, Fidèle fut sur pieds, aux arrêts. Sa physionomie se changea, il devint agressif et menaçant. A deux reprises, il huma l'air. Solidement arqué sur ses quatre pattes, il donna du cou, releva le museau et fit entendre un aboiement de défi.

"Paix, Fidèle, paix! couche-toi, couche-toi te dis-je!" Mais, pour la première fois peut-être, l'animal n'obéissait pas à la voix aimée et demeurait menaçant.

— Mademoiselle Perrin, une lettre pour vous.

— Comment? Une lettre pour moi, mais qui peut bien m'écrire? Une lettre était chose tellement rare pour la recluse que l'arrêt du facteur, (car ce n'était que le facteur), prenait pour elle des proportions considérables.

— Faites attention à votre chien, Mademoiselle, on dit qu'il est dangereux.

— Vois-tu Fidèle, quelle réputation tu te fais à vouloir imiter les hommes! N'ayez pas peur, Monsieur, mon chien est la douceur même.

— Vous en parlez à votre aise; mais je vous assure que ce chien vous causera quelque désagrément. Encore hier, M. Hainault me répétait qu'il était devenu un danger public. Tenez, voici votre lettre.

— Merci Monsieur, merci pour la lettre et pour l'avertissement; mais soyez persuadé que l'on exagère beaucoup et si ce pauvre Fidèle se permet d'aboyer un peu il n'en est pas moins la plus inoffensive des créatures terrestres.

Mlle Laure regagna son siège en se demandant qui pouvait bien lui écrire.

“Mais oui, c'est l'écriture de ma petite cousine Yolande, s'écria-t-elle après un instant. Et, toute émue, elle lut:—

“Bien chère Marraine,

Avez-vous oublié que vous aviez à Montréal une petite filleule qui vous aime beaucoup et que vous négligez cruellement? Il fait terriblement chaud ici en juin et juillet et vous qui êtes une fortunée du sort, ne savez pas tout ce qu'il faut d'héroïsme pour affronter ces chaleurs. Malheureusement, je ne suis pas héroïque, moi, loin de là, et je ne me sens pas le courage de demeurer en ville quand toutes mes compagnes partent en villégiature. Par contre, mes faibles économies ne me permettent pas un séjour dans des endroits dispendieux.

Mes patrons viennent de m'annoncer qu'ils me donnent un mois de vacances et que je pourrai laisser le bureau dès samedi midi : mais encore une fois où le passer ce mois de congé ? Ce serait, n'est-ce pas, la pire des ironies que de me voir réduite, durant ces vacances à aller prendre le frais au Parc Jeanne-Mance, ou encore à aller admirer journellement le paon du Parc Lafontaine !

Je ruminais ces pensées, il y a quelques instants, et je me sentais une forte envie de pleurer quand, tout à coup, j'ai pensé à vous, — surtout n'allez pas croire que j'ai besoin d'être triste pour penser à vous, j'y pense continuellement ; mais cependant, cette fois, je ne sais pas, c'était autrement que d'habitude — et je me suis demandée : "Ma petite Yo, supposons pour un instant que tu ne sois pas Yolande Perras, pauvre dactylographe, mais Mlle Laure Perrin, riche propriétaire, que ferais-tu ?" Et savez-vous ce que je me suis répondu ? Je ne sais si je dois vous le dire, c'est bien un peu délicat... si vous n'alliez pas penser comme je vous ai fait penser... Et cependant il le faut bien puisque c'est exprès que je vous écris... Donc, je me suis répondu : "Mon Dieu qu'il doit faire chaud à Montréal ! Ces pauvres petites filles qui travaillent dans les bureaux, comme ces mois de chaleur doivent leur être durs ! Mais j'y songe, et ma petite Yolande, si mignonne, si gentille — vous savez, sans fausse honte et sans sottise humilité, je puis le dire, je suis très gentille — si bonne — oui, si bonne aussi — aura-t-elle sa vacance à la campagne ? Et si elle ne pouvait se donner ce plaisir ?... Si je l'invitais à venir passer un mois avec moi ! Je vais lui écrire immédiatement et l'inviter..."

Oui marraine, c'est ce que je me suis répondu, — en supposant toujours que j'étais vous... Malheureusement je n'étais toujours que moi, moi tout court et si vous ne venez pas à mon secours, je comprends bien qu'il

va me falloir aller prendre ma place, cet été, sur les bancs du parc Jeanne-Mance ou devant le paon du parc Lafontaine.

Bonjour, marraine chérie, je vous envoie mille baisers très affectueux.

Votre petite cousine,

YOLANDE."

"Cette chère petite, comme cela va être gentil de l'avoir auprès de moi et comment donc n'ai-je pas songé plus tôt à l'inviter?" Et Mlle Perrin, tout heureuse, oublia ses chardons écossais et leurs mariages possibles pour laisser sa rêverie s'acheminer doucement vers le passé. Les Pérras étaient des neveux de sa mère, les seuls parents qu'elle se connût. A la naissance d'Yolande on l'avait demandée ainsi que son père pour "être dans les honneurs". Depuis, elle avait toujours entretenu des relations amicales avec ses cousins; mais son père étant mort, et les époux Pérras l'ayant déjà précédé dans la tombe, Yolande, élevée par une tante maternelle, s'était trouvée éloignée d'elle et ce n'était que plus tard, comme sa filleule venait d'atteindre sa quinzième année, que Mlle Laure l'avait retrouvée, bien décidée cette fois à ne plus la perdre de vue. Mais un voyage à Montréal était toute une révolution dans la vie de la recluse de la Villa des Ancolies, aussi après cinq ans de promesses formelles faites à sa filleule, elle ne s'était pas encore senti le courage de l'aller voir.

"Cette chère petite, depuis cinq ans que je ne l'ai pas vue, elle doit être une véritable demoiselle maintenant. J'avais neuf ans quand elle est née... comme c'est loin déjà! Vingt ans... elle a vingt ans et je suis sa marraine... Vingt ans... A cette occasion, papa m'avait amenée à Montréal... C'était la première fois que j'y allais. Comme j'étais craintive et timide! Au baptême, je ne pus parvenir à réciter mon Credo que j'avais bien étudié et que je savais par cœur... Était-

ce la gêne... ou la joie... Et le cher petit être vagissant... Comme alors je faisais des projets.. comme j'allais la chérir! A la mort de ses parents, j'avais bien espéré qu'on me la confierait, ma filleule; mais papa était si malade alors..."

Mlle Laure fut tout à coup tirée de sa rêverie par un bruit terrible où se mêlaient des hurlements, des cris, des appels au secours.

Effrayée, elle releva la tête et fut atterrée de voir son Fidèle aux prises avec Monsieur Hainault qui semblait à demi-mort de frayeur. Le chien tenait solidement un des pans de l'habit de son adversaire et, la gueule menaçante, les yeux rageurs, le clouait sur place.

"Fidèle! Fidèle!" cria-t-elle éperdue. "Fidèle, ici, ici bien vite!" Subjugué par cette voix bien connue, le chien lâcha prise et, tout penaud, s'enfuit vers la maison.

— Vous a-t-il fait mal, Monsieur? interrogea-t-elle en accourant vers le chemin.

— C'est un crime, une indignité! Que pensez-vous donc, Mademoiselle, pour laisser ainsi en liberté cette bête féroce? Mais cela ne peut continuer ainsi, et je vais voir à débarrasser la ville de votre hideuse bête. Je vous donne trois jours pour faire tuer votre chien, comprenez-moi bien, trois jours seulement, pas une heure de plus, sinon, vous entendrez parler de moi! Et le pauvre homme, encore sous l'empire de la frayeur, répara tant bien que mal le désordre de sa toilette, reprit sa canne et son chapeau qui ayaient roulé dans le fossé, salua froidement Mlle Perrin stupéfiée de ses menaces et reprit sa route.

Devant la demeure de la recluse un attrouplement s'était formé. Les badauds discutaient l'incident, l'amplifiant, le dénaturant de telle sorte qu'il prit bientôt des proportions terribles: le chien de Mlle Perrin était enragé et ce pauvre M. Hainault était maintenant en danger de mort.

— Il y a toujours un bout, s'écria tout à coup Madame Lauzon, une voisine qui était accourue à son tour et que les récits fantaisistes avaient exaspérée, vous parlez tous sans rien savoir, vous n'avez rien vu, vous devriez vous taire.

— Mais le père Larose a tout vu. N'est-ce pas Monsieur Larose ?

— Je n'ai pas dit cela, c'est Deschamps qui m'a dit.

— Oui, bien tout cela c'est toujours l'homme qui a vu l'homme qui a vu l'ours, comme disait ma grand'mère. Eh bien, moi, j'étais à étendre mon linge sur ma galerie d'en haut et j'ai tout vu.

— Vous avez vu ?

— Oui, bien vu et je vous assure que c'est sa faute à M. Hainault, si Fidèle l'a maltraité. Comme je vous l'ai dit, j'étais à étendre mon linge, quand, tout à coup, je vois venir M. Hainault de l'autre côté de la rue et aussitôt Fidèle vient se montrer le nez à la barrière et lance deux ou trois jappements. M. Hainault prend sa canne et fait mine de vouloir lui en donner un coup. Fidèle fait quelque pas en montrant ses crocs. En ce moment, si M. Hainault avait "foncé" sur Fidèle et lui avait "bougré" un bon coup de canne sur le dos, le chien aurait été à jamais guéri; mais savez-vous ce qu'il a fait ? En voyant arriver Fidèle, il prend sa course, mes amis, à croire qu'il avait le diable à ses trousses et se met à crier comme un perdu. Alors, le chien n'a fait ni un, ni deux, il a rejoint son homme, l'a saisi par le pan de son habit et l'a arrêté. Eh bien ! c'est toute l'histoire ! Comme vous voyez, il y a bien de sa faute à ce pauvre M. Hainault. Quand on est peureux comme lui, on ne fait pas mine de bâtonner les chiens !

Mademoiselle Perrin écoutait ce récit en frémissant. Les menaces qu'elle venait d'entendre résonnaient encore à ses oreilles. Grand Dieu ! qu'allait-on lui faire ?

Le souper fut triste et monotone. Fidèle, se sentant coupable, s'obstinait à ne rien toucher; elle-même ne se sentait pas en appétit. Trop d'émotions subites étaient venues déranger sa tranquillité.

Tuer son Fidèle! Mais non, ce n'était pas possible; ce monsieur Hainault ne devait pas être un tyran. Soudain, une idée lumineuse traversa son esprit: "Demain," se dit-elle, "j'irai voir le Père François, mon confesseur, il saura bien arranger cette affaire. Pour ce soir, écrivons à ma petite Yolande."

Elle passa dans son cabinet de travail, s'assit devant son vieux bureau de noyer noir et, déjà toute rassérénée, elle écrivit:—

"Ma petite Yolande,

Comment n'ai-je pas pensé plus tôt à t'inviter? Peut-être parce que je craignais que ma société ne te soit trop ennuyeuse, car tu sais, ce n'est pas très gai ici.

Toutefois, puisque la solitude de ta vieille cousine ne t'effraie pas, viens bien vite la partager, je serai heureuse de t'avoir tout près de moi. Je t'offre l'asile de ma vieille maison, ma compagnie qui, je t'en avertis, n'est pas toujours très amusante, ma table plutôt frugale; mais tout ce que j'ai, je te l'offre de bon cœur. Tu goûteras ici une tranquillité parfaite.

Je te promets de l'air pur et vivifiant, du soleil à profusion et surtout une marraine très affectueuse et qui compte déjà les jours qui la séparent de la date de ton arrivée.

Viens donc bien vite, ma petite Yo, je t'attends les bras grands ouverts.

Ta marraine affectueuse,
Laure Perrin."

III.

MONSIEUR PAUL HAINAULT, CÉLIBATAIRE.

M. Hainault était la parfaite antithèse de Mlle Perrin. Vieux garçon sans ambages, il mettait toute sa coquetterie à faire oublier

les quarante hivers qui avaient parsemé de fils d'argent sa chevelure jadis noire jais. Depuis quinze ans, il ne semblait pas avoir vieilli, ou du moins il tendait tous ses efforts à l'oublier et à le faire oublier aux autres. Il ne faudrait pas juger ce brave garçon d'après l'entrée tapageuse et quelque peu ridicule qu'il a faite dans notre récit. Ce n'est pas chaque jour qu'un dogue s'accroche à vos habits en tournant des yeux pleins de sang et vous montre les crocs; et c'était peut-être la première fois de sa vie que Monsieur Hainault, Paul pour les intimes, sortait de son tempérament d'ordinaire si calme, si pondéré.

M. Hainault était comptable en chef dans une usine de chaussures de la ville. C'était un joli garçon brun, aux yeux noirs et étincelants, au teint sanguin, auquel on aurait donné à peine trente ans. Sa mise était recherchée et très soignée. Sa moustache toujours méticuleusement cirée, il portait avec élégance des habits coupés à la dernière mode, bien pressés, sans un faux pli, et avec cela, bon garçon aux manières affables et polies, d'une gaieté exubérante, d'un entrain inlassable, ce qui explique sa popularité parmi les jeunes gens de la ville: commis de banque, jeunes professionnels, fils de familles, commerçants à leurs débuts.

Il était de plus d'une parfaite éducation et avait reçu une instruction rare parmi ses collègues de la comptabilité.

Il avait fait un cours classique complet au collège de sa ville natale et ses études n'avaient été qu'une série de succès. Non seulement il avait été un élève brillant, mais aussi un élève modèle que Monsieur le Directeur citait toujours en exemple à ses condisciples.

Contrairement à l'attente de ses professeurs, toujours portés à voir l'appel de Dieu chez leurs élèves d'élite, Paul déclara ne se sentir aucune disposition pour le sacerdoce. Bien plus, il dédaigna de s'engager dans aucune de ces professions dites libérales et qui

ne réussissent que bien juste à ne pas laisser mourir de faim ceux qui les choisissent. Il avait le talent des chiffres, il se fit comptable.

Les bonnes dispositions qui s'étaient manifestées chez lui dès son enfance ne se trahirent pas un seul moment et, dans la vocation qu'il s'était choisie, Paul ne tarda pas à éclipser tous les autres.

Dans sa ville natale que, contrairement à la règle malheureusement trop générale, il avait tenu à ne pas désertier, ses vertus ne tardèrent pas à produire de bons effets et ses professeurs reconnurent qu'il était bon après tout, que de temps en temps, un sujet pieux et brillant "affrontât la mer houleuse" du monde et servit de pilote aux autres moins éclairés.

Après avoir été un modèle au collège, notre ami devint un modèle dans sa ville et l'orgueil de son curé qui s'en était fait non seulement un ami mais en quelque sorte un collaborateur.

Dès sa première année hors du collège, Paul fonda un cercle de l'A.C.J.C. dont il se fit attribuer la présidence; il devint Préfet de la congrégation des jeunes gens, Président d'une conférence de St-Vincent de Paul, Président d'une Section de la Société St-Jean-Baptiste et que sais-je encore. Un jour, les Chevaliers de Colomb vinrent solliciter de lui l'honneur de l'avoir dans leurs rangs.

Une dernière fondation devait achever de consacrer sa popularité. Jugeant que le plaisir était non seulement le gage d'une bonne conscience mais aussi l'auxiliaire le plus puissant de propagande et d'action, il avait fondé le cercle social et sportif "Les Francs Coureurs" dont le chalet était sur la rive sud de l'Yamaska à quelques milles en amont de la ville. C'était chaque soir d'été de longues promenades sur l'eau, des courses en yachts etc., et, durant l'hiver, de longues randonnées en raquettes, en skis, gages très certains contre l'inaction et l'ennui et leurs conséquences souvent néfastes.

Et pourquoi donc, me direz-vous, cet homme admirable, cet être assoiffé de dévouement et de sacrifices, ce fondateur d'œuvres par excellence ne s'était-il pas marié? Pourquoi n'avait-il pas créé un foyer, la plus grande, la plus sublime, la plus patriotique des œuvres que puisse rêver un bon citoyen? Pourquoi? Oui, pourquoi? Voici. Sorti du collège, Paul avait gardé son âme naïve de collégien, il était alors trop rempli de feu sacré, son cœur brûlait trop du désir d'apostolat pour songer à courtiser une jeune fille; cela aurait été, pensait-il, déchoir à ses ardeurs juvéniles, à ses idéals sublimes dans leur naïveté. Il avait ainsi laissé s'écouler les belles années d'emballlement, de crânerie et de témérité où l'homme ne craint pas d'aliéner et pour toujours son cœur et sa liberté.

"Il n'est pas bon que l'homme soit seul", a dit le Tout-Puissant après avoir créé Adam, notre premier père et, le même jour, il créa Eve notre première mère. Et, remarquez bien que Dieu, qui était omniscient, n'attendit pas cinq, dix, quinze ans avant de donner une compagne à Adam, mais que le même jour et successivement, Il créa le premier homme et la première femme. Qui sait, si le Très-Haut avait laissé s'écouler dix ans entre les deux créations, s'il avait laissé Adam, notre premier père, devenir le premier vieux garçon, si ce pauvre Adam avait eu le loisir de prendre certaines manies, de vivre à sa guise, de se coucher et se lever quand le cœur le lui aurait dit, de se livrer à tel plaisir plutôt qu'à tel autre, d'orienter sa vie d'après ses inclinations personnelles et, surtout, si Dieu lui avait donné le temps de laisser se développer en lui le sentiment d'égoïsme naturel à tout être créé, qui sait, dis-je, si, à son réveil, il eût regardé avec beaucoup d'amour cette compagne qu'on venait de lui créer et s'il n'eût pas plutôt regretté sa côte?

Paul avait eu un printemps sans amour, son été avait été une longue succession de

travail et de dévouement pour ses semblables; mais que lui en restait-il à lui-même? Il avait été comme ces admirables massifs de pivoinés à feuillages fastueux et qui donnent des fleurs si admirables. A peine épanouies, ces fleurs sont coupées pour être mises en vases et aucune ne parvient à maturité. Paul avait songé aux autres, il avait travaillé pour les autres, s'était dévoué pour les autres et voilà qu'il n'était plus jeune, voilà que venait l'automne...

Peut-on rationnellement se marier à quarante ans? A cette question qu'il se posait lorsque, certains soirs, il se sentait seul, il restait perplexe et ne savait que répondre.

A sa sortie du collège, Paul Hainault avait organisé sa vie, coordonné tous ses instants, réglé ses plaisirs, ses travaux, ses études et ses loisirs et, une fois la règle posée, il n'y avait fait que de légers écarts étant un jeune homme minutieux et d'une ponctualité presque monotone.

Levé vers six heures, il allait entendre la messe de six heures et demie à l'église des Dominicains. A sept heures il déjeunait. L'été, de sept heures et demie à huit heures et demie, il s'occupait de ses fleurs; l'hiver, il consacrait ce temps à la lecture. A huit heures et demie il partait pour le bureau dont il revenait à midi précis pour diner. A une heure moins le quart, nouvelle visite à ses fleurs ou lecture, suivant la saison. A une heure et demie, retour au bureau dont il repartait à cinq heures. Immédiatement après sa sortie du bureau, il se dirigeait vers le chalet du cercle si le temps était beau, sinon, il rentrait chez lui pour n'en sortir que vers huit heures et se dévouer à ses œuvres. A dix heures, il était infailliblement de retour et alors, bien confortablement installé dans son fauteuil, fumant un cigare, les pieds sur un tabouret, il se laissait aller à de douces rêveries tout en feuilletant un livre.

Son salaire, sans être considérable, était plus que suffisant pour ses besoins; il n'avait donc aucune inquiétude d'argent. Sa mère vivait avec lui et s'ingéniait à lui rendre la vie douce et agréable. Quand il entrait le midi ou le soir, le couvert l'attendait. Ses pantoufles, sa robe de chambre, son livre, ses cigares, tout était en place, prêt à le recevoir. Il était égoïstement heureux, libre, satisfait de son sort et si tranquille ?

Devant la réalisation d'un tel idéal de bonheur, de satisfaction personnelle et de paix, comment affronter l'aléa d'un mariage ?

Passé encore s'il eut été jeune; mais il avait quarante ans... La jeunesse est l'âge des grandes folies, des emballements généreux, elle aime l'incertain, les risques, le hasard, elle est toute remplie d'ardeurs idéalistes, elle frémit à l'appel du devoir; mais quand on a dépassé trente-cinq ans, le "moi" égoïste, le "moi" qui depuis de longues années s'est habitué à ne s'occuper que de lui-même, à ne sacrifier que sur son propre autel, fait taire tout sentiment généreux.

Se marier! Avoir à chaque instant de sa vie auprès de soi une femme qui vous parle toilettes, modes, puérités, qui espionne vos moindres gestes, se moque de vos manies et s'applique à les contrecarrer... Avoir une femme... Avoir des enfants... Que de troubles, que d'ennuis, que de responsabilités!

Et notre ami était demeuré célibataire...

Mais... car il y avait un mais... certains soirs il se sentait déjà bien seul... Sa mère, cette bonne mère qui le dorlotait si tendrement, se faisait vieille, un jour elle lui manquerait et que deviendrait-il? Par ailleurs, il commençait à en avoir assez de la société de ses jeunes amis; on ne peut pas être éternellement Président d'un cercle de l'A.C.J.C., et un barbon devient ridicule en persistant à demeurer Préfet de la Congrégation des Jeunes. Et que sera-ce dans dix ans?

Lorsqu'il rencontrait ses anciens disciples: heureux époux, pères orgueilleux de leur progéniture, il se sentait pris de doute. Ceux qu'il avait jadis nargués dans sa quiétude, n'avaient-ils pas mieux que lui trouvé la vérité et le bonheur? Lorsqu'il rentrait chez lui, après une de ces rencontres, sa vieille maison lui semblait abandonnée, vide, sans vie... Il se sentait soudain pris d'une cruelle nostalgie d'affection féminine et de caresse d'enfants. Que n'aurait-il pas donné alors pour voir saluer son retour de baisers d'une épouse et de joyeux gazouillis de marmots.

Et pourquoi, me demanderez-vous, ne se mariait-il pas? Pourquoi? Encore une fois, parce qu'il était un vieux garçon, un vieux garçon égoïste sans le réaliser, un enfant gâté de la vie, un timoré qui, par fausse sagesse, craignait d'affronter la vraie vie, la vie de lutte et d'action, d'abnégation et de sacrifices, bien souvent même de douleurs.

M. Hainault était donc demeuré célibataire et, à moins d'un miracle, il devait continuer bien longtemps à présider l'office de la Congrégation des Jeunes et à cultiver ses fleurs.

Après déjeuner, le matin qui suivit l'agression dont nous avons été témoins, il se dirigea comme d'habitude vers son jardin, pour voir le progrès de ses fleurs, car il avait ceci de commun avec Mlle Perrin: il était grand amateur de fleurs. Toutefois, comme chez un vieux garçon tout sentiment donne rapidement vers la manie, Paul, dans son affection pour les fleurs, n'avait pu se défendre d'une toquade: celle des tulipes. Il aimait toutes les fleurs, mais il perdait la boule dès qu'on lui parlait de tulipes. Il en avait déjà réuni deux cent dix variétés et si son ambition ne tendait pas comme celle du héros d'Alexandre Dumas, à trouver la tulipe noire, il ne rêvait rien moins que de découvrir une nouvelle variété qui serait bien à lui seul, une variété inédite qu'il aurait appelée de son nom.

"Paul Hainault", avec une fierté non moins vive que celle qu'il ressentait à se faire appeler "Monsieur le Président de ci, ou Monsieur le Préfet de ça."

Pour arriver à ce résultat, il tentait, depuis quinze ans, de savantes combinaisons, les mariages les plus osés, il enlevait les antennes de ses fleurs et essayait d'en fertiliser artificiellement le pistil de pollen d'autres fleurs, variait les lumières, variait la température, le sol, les engrais... Hélas! la tulipe "Paul Hainault" était encore à naître; ses expériences n'avaient jusqu'alors donné que des fleurs rachitiques.

Sa bonne maman souriait à sa puérile manie, ses amis l'en raillaient; s'il eut été marié, son épouse ne l'eût pas supporté bien longtemps; mais comme il était célibataire, chaque année il recommençait vainement ses expériences.

Mais nous sommes bien loin de Mlle Perrin et de son cerbère et surtout, sommes-nous en droit, après cette énumération des qualités de notre ami: son affabilité, sa politesse, sa bonté, etc., de manifester notre étonnement devant sa fureur et son emportement à l'occasion de la malheureuse agression dont il avait été victime.

Je n'irai pas jusqu'à dire avec je ne sais quel philosophe: "Grattez l'homme, vous ne tarderez pas à découvrir la bête." Non, ce serait injuste pour notre héros, quoique sa conduite en cette occasion nous paraisse inexcusable. Et, d'ailleurs, je ne chercherai nullement à l'excuser. Peut-être pourrai-je l'expliquer.

Notre homme était, je le répète, égoïstement heureux, ce qui n'est pas un apprentissage à la philosophie, de plus, c'était un garçon modèle. Un garçon modèle! Pouvez-vous bien deviner tout ce que contiennent de menaces ces trois mots: "Un garçon modèle"? Mais c'est une chose terrible que ce précieux échantillon de notre pauvre humanité. Un

garçon modèle! c'est celui qui, tout enfant, ne s'est jamais attiré la moindre réprimande tant il était déjà soigneux, attentif et docile; à l'école, toujours propre, sage, studieux, il obtenait tous les honneurs et jamais un reproche ne venait altérer sa douce sérénité; au collège, c'était un premier de classe; sa conduite, sa piété, son application au travail, tout chez lui en faisait un élève de prédilection et ses maîtres n'avaient que des éloges à lui prodiguer; plus tard, dans le monde, où le bruit de ses succès et sa réputation de sagesse et de bonté l'avaient précédé, il n'avait rencontré que des visages amis; ses opinions faisaient loi, sa parole était toujours écoutée avec respect, tout le monde semblait conspirer pour lui rendre la vie facile et douce. S'il se mêlait quelquefois à une discussion, ses adversaires l'écoutaient avec attention, ses arguments leur arrivant précédés de toute la confiance qu'inspirait sa longue réputation de droiture de science et de vertu, il réussissait infailliblement à les persuader; quelquefois même s'il avait tort.

Mais en face de cette bête qui lui montrait les crocs, de ce chien de malheur qui faisait fi de sa sagesse, en face de son impuissance à se défendre de cette agression brutale qui le rendait ridicule, tout son orgueil naturel avait bondi, son caractère autoritaire, qu'aucune pratique d'obéissance n'avait rendu malléable, s'était cabré, il avait chargé de la faute de son chien cette pauvre et douce Mlle Perrin et, sans donner aux bons instincts de son cœur le temps de se reprendre, il lui avait crié sa rancœur.

IV.

DENT POUR DENT.

Pour la vingtième fois, peut-être, Mlle Perrin relisait la lettre que le facteur venait de lui remettre et qui était signée "Jean Dupras, avocat"!

Une lettre d'avocat! Recevoir une lettre d'avocat... elle, la si paisible Mlle Perrin... Elle en était d'abord restée abasourdie. Une lettre d'avocat! Que faire? A chacune de ses lectures, la consternation de la pauvre fille augmentait. Mon Dieu! que les gens étaient méchants!

Elle demeurait sur place, incapable de prendre une résolution, fascinée par ces lignes remplies de menaces, impuissante à en détacher les yeux... une lettre d'avocat!

Voici ce que contenait la malheureuse missive qui venait de jeter le trouble et la consternation dans l'âme de notre recluse:

"St-Hyacinthe, 30 juin, 1918.

Mademoiselle Laure Perrin,

St-Hyacinthe le Confesseur,

Mademoiselle:—

J'ai reçu instructions de mon client, Monsieur Paul Hainault, de vous réclamer la somme de cinq cents piastres à la suite de l'assaut brutal et non provoqué dont votre chien s'est rendu coupable sur sa personne.

Il est inutile de vous rappeler les détails de cette affaire, on m'apprend que vous en avez été témoin.

Mon client répartit comme suit sa réclamation, savoir:

Pour douleurs corporelles, la somme de cent cinquante piastres; pour ébranlement nerveux résultant en une dépréciation des facultés de mon client et en une diminution de ses capacités de travail jusqu'à parfait rétablissement du choc nerveux causé par la dite agression, la somme de cent cinquante piastres; enfin, pour dommages exemplaires résultat de votre négligence et de votre mauvaise volonté en laissant ainsi en liberté un chien féroce, la somme de deux cents piastres.

Toutefois, mon client serait consentant à abandonner toute réclamation et à se désister de toute action en dommage pourvu que vous

fassiez tuer, dans les trois jours qui suivront la réception de cette lettre, votre chien devenu une cause de danger public.

Veillez vous présenter à mon bureau sans délai pour le règlement de cette malheureuse affaire et me faire remise de la somme de cinq piastres, honoraires de la présente lettre, laquelle somme sera due et exigible même si vous régliez directement avec mon client.

Faute de quoi, je procéderai contre vous sans autre avis.

Veillez me croire, Mademoiselle,

Votre tout dévoué,

Jean Dupras, avocat."

Mais oui! ce n'était que ce banal poulet qui avait ainsi jeté la terreur dans son âme candide et bouleversé sa vie. Pour qui sait avec quelle terreur une lettre d'avocat est toujours reçue dans nos campagnes, cette alarme irraisonnée sera parfaitement compréhensible. Dame Thémis est une mégère que l'on tâche de fuir à l'égal du feu, des épidémies et autres grandes calamités et les avocats, des ogres qu'il ne fait pas bon rencontrer au coin d'un bois.

"Que faire, Grand Dieu, que faire?" se demandait cette brave Demoiselle après avoir terminé sa lecture. "Que faire? Plaider? Mais alors il va me falloir aller en cour, rendre témoignage, aller dire ma vie solitaire de vieille fille, mon affection pour ce pauvre chien, mon seul compagnon de ces dernières années, être tournée en ridicule... Faire tuer Fidèle? Mais ce serait un crime, une trahison envers cette brave bête dont le dévouement n'a jamais failli, dont la présence même a bien souvent égayé ma solitude... Que faire? Pourquoi ne suis-je pas allée comme je l'avais décidé, voir le Père François, il aurait certainement su arranger cette malheureuse affaire. Encore ma timidité qui m'en a empêchée et puis, je croyais que ce Monsieur Hainault ne donnerait pas suite à ses menaces, on le disait

si bon, si généreux. Grand Dieu que le monde est méchant! Que faire? Mais oui, il n'est pas trop tard, si j'allais voir ce bon Père, lui seul peut me tirer d'embarras."

Une heure plus tard, le religieux la recevait au parloir de la communauté: "Bonjour Mademoiselle, que puis-je faire pour vous?"

— Mon père, c'est bien délicat ce que je viens vous demander.

— Voulez-vous être entendue en confession?

— Non, mon Père, merci, ce qui m'amène ne relève pas du tribunal de la pénitence, c'est un service que je voudrais vous demander.

— Et quel est ce service?

— Tout d'abord, connaissez-vous M. Paul Hainault, mon Père?

— M. Hainault? Mon Dieu, pas très intimement; mais enfin je l'ai rencontré quelques fois. Est-ce que par hasard, M. Hainault et vous seriez en train de filer une idylle?... Est-ce pour me demander des renseignements sur ce jeune homme que vous êtes venue? Alors...

— Mon Père, si vous saviez en quels termes nous en sommes M. Hainault et moi, vous ne feriez pas de suppositions pareilles. Mais n'êtes-vous donc pas au courant?

— Vous savez, mon enfant, le cloître est un abîme qui nous sépare du monde et nous ne savons des vains bruits du dehors que ce que l'on vient nous raconter au confessionnal. Enfin, dites-moi vos troubles.

Alors Mlle Perrin fit au religieux le récit des événements dont nous avons été témoins, sans oublier la fameuse lettre d'avocat qu'elle lui fit lire.

— Oui! Oui! ma pauvre enfant, je vois votre embarras et j'y compatis de tout cœur; mais hélas! que puis-je réellement faire pour vous? Nous ne sommes malheureusement plus au temps bienheureux où le prêtre était le juge de toutes les disputes de ses ouailles, il savait alors imprégner ses jugements de

l'esprit de charité dont le Christ est venu donner l'exemple sur terre; il savait concilier les parties et faire appel plutôt à leur cœur et à leur fraternité chrétienne qu'à leurs intérêts et à leurs appétits; mais encore une fois, une autre justice est venue remplacer la nôtre, on nous a relégués à nos confessionnaux et votre litige ne relève pas de notre juridiction. Tout au plus, puis-je voir le Père Jean, le confesseur de M. Hainault et le prier d'intervenir en votre faveur auprès de son pénitent.

— Vous consentiriez à faire cette démarche mon Père?

— Avec plaisir, ma chère enfant. Ne suis-je pas un ministre du Dieu qui disait jadis à ses disciples: "Aimez-vous les uns les autres"?

— Que je vous dois de remerciements!

— Ne vous réjouissez pas trop vite, je ne suis pas certain du succès. Dans une circonstance comme celle-ci, nous devons forcément nous borner à donner un conseil, faire un appel à la générosité; nous ne pouvons imposer une direction précise. Revenez demain midi, d'ici là, j'aurai vu le Père Jean, il verra Monsieur Hainault et je vous donnerai le résultat de nos démarches.

— Que vous êtes bon!

— Allez et priez...

En rentrant chez elle, Mlle Perrin était radieuse. Elle avait dans le pouvoir du prêtre une telle confiance qu'elle ne songea pas un seul instant qu'il pût échouer dans la mission qu'il avait accepté de remplir.

Midi, le lendemain, la trouva à la porte du parloir* du monastère. Elle avait hâte d'apprendre du Père François le verdict qu'il devait prononcer.

— Hélas! ma chère enfant, je n'ai pas été heureux dans ma mission... J'ai bien plaidé de mon mieux votre cause auprès du Père Jean et je sais que ce bon Père a dû déployer le même zèle auprès de son pénitent, mais M. Hainault n'a rien voulu entendre. D'ailleurs le Père Jean me dit que les arguments de M.

Hainault sont très bons. Il est lui-même convaincu, après avoir entendu le récit de M. Hainault, que votre chien est réellement un danger public et qu'il est de votre devoir de le faire mourir. Vous l'aimez ce chien, mais quelque service qu'il vous ait rendu, quelque attachement que vous éprouviez pour lui, ce sentiment, tout louable qu'il soit en lui-même est un sentiment trop humain pour une chrétienne comme vous. On vous demande un sacrifice au nom de la sécurité publique, faites-le sans récrimination, ne le disputez pas au Seigneur, il perdrait la majeure partie de son mérite.

— Vous avez raison, mon Père. J'ai été lâche et je vous remercie de m'avoir ouvert les yeux.

— Allez ma chère enfant, et ne vous reprochez pas trop cette petite faiblesse.

Mlle Perrin sortit du monastère bien résolue à immoler son pauvre Fidèle. Tout à l'heure, elle irait le chercher à la villa et le remettrait au poste de police. Elle se souvenait de ce tableau de son manuel d'histoire sainte représentant le saint patriarche Abraham conduisant son fils Isaac au lieu du sacrifice et, comme elle débouchait sur le Boulevard Girouard, elle avait bien toute la douloureuse résignation du saint vieillard biblique.

Pourquoi rencontra-t-elle alors notre ami Hainault et surtout, pourquoi ce malheureux s'avisait-il de la dévisager avec un sourire ironique ?

Toutes les belles paroles de son Directeur, Abraham et Isaac, toutes ses belles résolutions, tout sombra devant cette muette provocation; sa nature tenace et combattive, cette nature qui n'attendait que l'occasion pour se révéler, frémit en elle et chassa bien loin toute idée de capitulation.

On la provoquait ? eh bien ! on verrait qui aurait le dernier mot ! On lui offrait la bataille, elle l'acceptait. Elle comprenait maintenant

que ce n'était pas tant les blessures corporelles que l'orgueil froissé qui portait ce M. Hainault à lui demander la mort de son chien. Et elle aurait sacrifié ce bon Fidèle à l'amour propre blessé de ce beau Monsieur ? Mais non, alors... elle saurait le défendre son brave compagnon !

Le défendre, mais comment ? Il lui répugnait de plaider... Que faire alors ?

« Si j'allais voir Monsieur Gendron ? Madame Gendron était une amie de maman, Monsieur Gendron est le propriétaire de l'usine où travaille ce petit Hainault. Oui, ce serait le meilleur moyen : voir Madame Gendron, qui parlerait à son mari et ce dernier verrait son comptable. D'ailleurs, j'ai moi-même des intérêts assez considérables dans l'usine. M. Hainault, en sa qualité de comptable, ne doit pas ignorer que je suis commanditaire pour une somme de dix mille piastres. Après tout, ce Monsieur n'est que mon employé ! »

Reçue chez Madame Gendron, elle lui raconta en détail la cause de ses tribulations.

— Mais certainement, Laure, je me ferai un véritable devoir de faire intervenir mon mari en votre faveur et soyez persuadée qu'il plaidera votre cause avec toute la chaleur que lui inspirera sa grande amitié pour vous. Ce serait un crime que de vous enlever ce gardien fidèle et je suis persuadée que M. Hainault ne connaît pas toutes les circonstances, sans quoi il est trop droit, trop bon et surtout trop généreux pour vous causer ainsi du chagrin à plaisir. Revenez vers une heure, j'aurai du nouveau.

— Qu'avez-vous donc fait à mon comptable ? demanda M. Gendron qui était venu répondre personnellement à Mlle Perrin, quand celle-ci se présenta à l'heure indiquée. J'ai essayé de plaider votre cause, je lui ai reproché sa conduite envers vous ; j'ai fait

plus, je lui ai parlé de vos intérêts dans notre entreprise et j'allais lui intimer l'ordre d'abandonner ses procédures contre vous, mais il ne m'en a pas laissé le temps :

"Monsieur Gendron", m'a-t-il dit avec un frémissement de colère. "je crois vous avoir servi fidèlement durant les cinq années que j'ai été à votre emploi et à celui de vos commanditaires, si vous avez quelques reproches à m'adresser sur la manière dont je remplis mes fonctions, je suis prêt à les recevoir; mais en dehors de l'usine je suis le maître de mes actes et je ne vous reconnais pas le droit de profiter de votre titre de patron pour vous y immiscer!"

Que pouvais-je faire de plus? Le renvoyer? Ce serait une perte pour notre industrie. Toutefois, si vous l'exigez je suis disposé à le faire.

— Loin de moi cette idée, Monsieur Gendron, je suis même confuse de vous avoir attiré ce désagrément.

— Vous êtes une brave fille, ma chère Laure, vous refusez de rendre le mal pour le mal. Vous verrez que cette affaire s'arrangera. D'ailleurs, je n'ai pas encore dit mon dernier mot.

En sortant de chez ses amis, notre recluse crut que peut-être le salut serait de rendre visite à Mlle Lozeau, la Supérieure des Enfants de Marie, dont le frère était un ami de M. Hainault; mais aux premiers mots qu'elle lui adressa sur le sujet de sa visite, la vieille fille — Mlle Lozeau avait quarante ans tout près — se récria: "Comment voulez-vous que je fasse une telle demande? Mon frère me disait hier encore qu'il n'osait passer devant votre demeure, de peur de se faire attaquer par votre chien, et si je ne l'en avais dissuadé, il eût lui-même porté plainte. Croyez m'en, Mademoiselle, sacrifiez votre chien..."

Mlle Laure ne voulut pas en entendre davantage, elle écourta sa visite et vint ensuite frapper à la porte de M. Mercure, grand chef ranger des Chevaliers de Colomb, auquel son père avait jadis rendu des services signalés.

“Je regrette beaucoup, Mademoiselle”, lui répondit Madame Mercure, qui était venue lui répondre, “mon mari est absent pour une quinzaine de jours.”

Jamais elle n'avait fait tant de visites en une seule journée, et, en dépit de cet effort presque surhumain qu'elle avait fait pour surmonter sa timidité, elle n'était pas plus avancée et c'est la mort dans l'âme et prête à capituler qu'elle reprit le chemin de sa maison.

Devait-elle suivre le conseil de Mlle Lozeau, sacrifier son pauvre chien? Soudain, comme elle passait rue Girouard, le reflet d'une plaque de cuivre frappa ses regards et sur la plaque enseigne, elle lut: “Jean Dupras, avocat”. Cette plaque semblait un défi à son énergie défaillante.

“Eh bien! non,” se dit-elle, “je ne capitulerai pas ainsi, il ne sera pas dit que j'aurai sacrifié mon pauvre Fidèle sans avoir tenté tout en mon pouvoir pour le sauver. Pourquoi n'irais-je pas moi aussi consulter mon avocat?”

Le praticien chez lequel se présenta notre héroïne, M. Paul Meunier, était un homme d'une quarantaine d'années, myope et bedonnant, qui avait jadis connu intimement le père de Mlle Laure et avait été un des derniers et des plus assidus visiteurs du vieillard impotent.

— Qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite, Mademoiselle?

— Une chose très grave, Maître, très grave, je vous l'assure. On veut me poursuivre...

— Vous poursuivre, vous? et pourquoi?

— C'est à cause de mon chien... Et, pour la dixième fois elle fit le récit de l'incident malheureux, cause de tout son trouble

— Mon Dieu, Mademoiselle, je n'irai pas jusqu'à dire qu'il n'y ait pas dans toute cette affaire de quoi fouetter un chat et surtout un chien, dit en souriant Maître Meunier, qui affectionnait le calembour, mais je ne trouve rien d'aussi sérieux que vous semblez vous le figurer. Avez-vous la lettre dont vous me parlez ?

— Certainement, Maître, la voici.

Le disciple de Thémis ouvrit lentement, posément la lettre, ajusta son binocle, approcha le papier de ses yeux, rajusta son binocle et s'absorba quelques instants dans la lecture du document.

— Tiens, tiens ! c'est notre jeune confrère Dupras !

— Qu'en pensez-vous, Monsieur ?

— Que mon jeune confrère tient beaucoup à ses honoraires et qu'il se prend très au sérieux. Vous m'assurez, n'est-ce pas, que Monsieur Hainault en a été quitte pour la peur et que votre chien ne l'a pas mordu ?

— Positivement, Monsieur, tout au plus, ses habits ont pu être endommagés.

— Alors, Mademoiselle, ayez soin de toujours tenir votre chien enchaîné et laissez faire.

— Mais il va me poursuivre ?

— Certainement ! Et nous gagnerons.

— Et je vais être obligée d'aller en cour ?

— Naturellement. Pourvu qu'ils se décident réellement à poursuivre, ce que, je vous l'affirme, je ne crois pas. Je suis convaincu que l'on a voulu simplement vous effrayer.

— Et cette somme de cinq piastres que l'avocat réclame pour honoraires, dois-je la payer ?

— Dès que vous décidez de plaider, il n'y a pas nécessité d'aller payer cette somme à mon jeune confrère, en dépit de l'ultimatum qu'il vous en donne.

— Et je puis garder mon chien ?

— Mais ne le laissez pas sortir, tenez-le enchaîné, car si un nouvel assaut se produisait, les conséquences seraient plus graves.

— Soyez sans crainte. Aurevoir, cher maître et mille fois merci pour vos bons conseils.

— Aurevoir, Mademoiselle, et surtout soyez bien tranquille, l'affaire n'est pas grave et la position que prend M. Hainault est ridicule.

Mlle Laure regagna son ermitage à demi-rassurée. Le sang-froid de son avocat l'avait bien gagnée mais le fait qu'elle aurait à comparaître en cour restait un affreux point noir à l'horizon. En rentrant chez elle une lettre de sa filleule l'attendait.

“Bien chère Marraine :

Un mot seulement. Je viens de recevoir votre lettre et je vous remercie de votre grande bonté. J'arriverai donc à Saint-Hyacinthe samedi, par le train de deux heures.

Je vous envoie une cargaison de baisers en attendant que je vous les donne en personne.

Votre filleule heureuse,

Yolande.”

V.

PALADINE EN ROBE DE SOIE.

— Une minute, marraine, que je fasse prendre mes bagages.

— Tes bagages ? et ceci, qu'est-ce donc ? demanda Mlle Laure en désignant les nombreux colis : paquets, boîtes à chapeaux, sacs à main et valises que, après les premières effusions passées, sa filleule venait d'entasser dans la voiture de louage.

— Ceci, ce sont de menus articles que j'allais oublier au dernier moment, ou qui ne pouvaient être entassés dans ma malle de voyage. Tenez, noble automédon, veuillez prendre mes bagages au contrôle.

— Quoi, Mademoiselle ? interrogea le brave cocher.

— Je vous dis d'aller chercher ma valise au baggage room et que voici mon check, comprenez-vous ?

— Bien sûr que je sais parler français.

— Ma chère marraine, je ne sais comment m'excuser d'avoir été aussi indiscreète; mais que voulez-vous, j'avais une telle envie de passer près de vous ces quelques semaines de vacances ! Bien sincèrement, mon intrusion ne vous dérange pas trop ?

— Comment faire une pareille supposition, ma chère enfant; tu sais bien que ta venue me transporte au troisième ciel.

— Je ne demande pas tant, cousine, j'avoue même que je vous préfère sur terre. Voyez-vous, au troisième ciel, je ne sais si j'aurais pu me payer un voyage aller et retour pour vous y aller visiter. D'ailleurs, vous verrez que je ne troublerai que très peu votre travail et que je m'ingénierai à me rendre utile. Je serai la petite souris qui gruge bien un peu, mais que l'on n'ose attrapper tant elle met d'artifice à se faire oublier. Et puis, nous avons certains goûts communs: vous aimez beaucoup les fleurs, moi-même je les adore; je me rappelle que vous étiez jadis une musicienne délicieuse et c'est même en vous entendant jouer du piano que j'ai pris du goût pour cet instrument. Recevez-vous beaucoup de visites chez vous, marraine ?

— Bien rarement, ma chérie; je suis un peu solitaire et j'ai peur que ma compagnie ne te paraisse quelque peu monotone. Tu es un petit colibri qu'il ne ferait pas bon retenir trop longtemps en cage et la solitude qui, insensiblement et sans intention, s'est établie autour de moi te fera peut-être paraître les jours bien longs.

— Ne dites pas de pareilles monstruosité, marraine, je suis certaine de passer auprès de

vous des vacances idéales. Nous allons mieux nous connaître, nous estimer et nous aimer plus encore si cela est possible.

— Tu sais, ma petite Yolande, si je ne t'ai jamais invitée à venir vivre près de moi, ce n'est pas faute de désir, il ne faudrait pas m'en vouloir, ce sont les circonstances qui l'ont voulu et peut-être la crainte que j'éprouvais d'associer trop intimement à ma vie monotone ta jeunesse exubérante.

— J'en étais tellement persuadée que, malgré l'étrangeté de ma démarche, je me suis invitée; je savais que vous n'oseriez pas le faire, même si vous l'aviez désiré.

Le cocher revenait avec la malle qu'il jucha sur le siège d'avant, sur lequel il grimpa lui-même et immédiatement la voiture partit au pas lourd du cheval fourbu.

La conversation, interrompue par l'arrivée du cocher, était à peu près tombée, le silence entre les deux occupantes de la voiture n'était coupé que par de banals renseignements que Mlle Perrin fournissait à la visiteuse sur les personnes et les choses que l'on rencontrait. Ni l'une ni l'autre ne semblait anxieuse de rompre ce silence. Mlle Laure, transformée par la joie, ne semblait pas se rassasier d'admirer sa petite poupée de filleule, si jolie, si fraîche, si resplendissante de jeunesse et de printemps. De son côté, la petite dactylographe s'était immédiatement sentie prise d'une affectueuse compassion pour cette douce et bonne orpheline dont le dévouement envers son père avait été si admirable, si grand dans son effacement. Elle repassait dans son esprit tout ce qu'elle savait de sa compagne; son enfance solitaire près d'un vieillard quelque peu misanthrope, son adolescence monotone, sa jeunesse qu'elle avait immolée au devoir et à la piété filiale. Et puis elle se sentit intéressée par la personne même de sa marraine, sa physionomie, son maintien, son accoutrement. Mais oui, elle était très jolie quand on examinait en détail chacun de

ses traits: en ce moment surtout où son arrivée jetait sur sa figure une expression de bonheur indiscible, elle était délicieuse en dépit de ses habits surannés et de la gauche timidité qu'elle ne pouvait surmonter à se trouver en voiture de louage en compagnie d'une citadine. Yolande devinait, plutôt qu'elle ne la voyait, l'admirable chevelure dissimulée sous le chapeau depuis longtemps fané et passé de mode de sa cousine; elle devinait toute la fraîcheur et la jeunesse que cet accoutrement cherchait à cacher et que Mlle Laure ignorait elle-même. Et la petite espiègle en concluait que le mois de vacance qu'elle venait passer auprès de la recluse produirait peut-être des fruits inattendus, que la jeunesse et la gaieté sont communicatives et qu'il n'y a pas besoin de miracle pour rappeler à une femme riche et jeune encore qu'elle est fille de notre bonne grand'mère Eve.

Mais l'on était rendu à destination et comme un bon repas attendait la voyageuse, on se mit à table.

— Et où travailles-tu, ma petite Yo? demanda Mlle Laure en servant le potage.

— Ne vous l'ai-je pas dit dans mes lettres? Je suis dactylographe chez Messieurs Beauparlant et Beauparlant, avocats et conseillers du Roi.

— Et ton travail consiste?

— Faire la procédure, expédier la correspondance...

— C'est toi qui écris les lettres d'avocats?

— C'est presque ma spécialité. Mes patrons en sont rendus à ne me donner que des notes; ils ont tellement confiance en moi qu'ils ne me dictent plus leurs lettres.

— Et vous en envoyez beaucoup?

— Une cinquantaine par jour.

— Cinquante!

— Au moins. J'en ai expédié une fois tout près de cinq cents en une seule journée. De

plus, mes patrons trouvent encore moyen de m'envoyer en cour, surtout depuis que nous avons perdu notre clerc.

— Comment ? Tu vas en cour ?

— Pas pour plaider, pour prendre des brefs, demander des exécutions, faire des rapports d'actions et autres besognes ennuyeuses en elle-mêmes; mais qui nous permettent de nous absenter quelques instants du bureau et de prendre un peu d'air.

— Pauvre petite, quelle vie affreuse tu mènes!

— Mais je ne me trouve pas à plaindre du tout, marraine, je suis très heureuse de mon sort, je vous l'affirme sincèrement. Mes patrons m'honorent de leur estime et de leur confiance; ils sont très aimables pour moi. Depuis quatre ans que je suis dans ce bureau, je suis en quelque sorte de la famille. Je commence mon travail à neuf heures et demie le matin, je termine à cinq heures le soir, j'ai une heure et demie pour prendre mon diner; le samedi, les bureaux sont fermés à une heure de l'après-midi et, bon an, mal an, je reçois vingt-cinq piastres par semaine, c'est amplement pour mes besoins.

— Et où demeures-tu ? Es-tu encore au Foyer ?

— Toujours au Foyer, depuis quatre ans.

— Tu t'y plais ?

— C'est un peu comme au bureau, après quatre ans, je me sens de la famille. D'ailleurs, nous sommes une cinquantaine de jeunes filles dans cette institution, nous faisons du chant, de la musique, quelques fois nous allons au théâtre; c'est un feu roulant de plaisir et de gaieté. Mais vous, Marraine, demeurez-vous continuellement seule ici ?

— Seule avec mes souvenirs, mes fleurs, mes livres et mon chien...

— Même l'hiver ?

— Pourquoi pas ?

— Mais votre vie doit être terriblement triste et monotone ?

— Bah! c'est une affaire d'habitude, et moi j'ai été habituée à la solitude dès mon enfance. Je ne dis pas que quelques soirs d'hiver les veillées ne me paraissent pas très longues, surtout quand, au dehors, la neige et le vent viennent déferler sur la côte; mais alors je m'absorbe dans la lecture de quelques livres intéressants; un roman par exemple. Je me fais une vie factice de celle des personnages du livre et je ne me sens plus seule. Peut-être que, si j'avais grandi comme toi, élevée au milieu des foules, si j'avais vécu dans un monde plus... comment dirais-je... mondain, peut-être, dis-je, trouverais-je mon existence bien souvent pesante et ennuyeuse; mais je ne suis jamais sortie de chez moi et n'ai encore eu d'autre ami que mon pauvre père. La solitude c'est une affaire d'habitude, te dis-je, d'habitude et d'éducation.

— Et vous n'avez jamais songé à vous marier, à fonder un foyer?

— Qui n'a pas eu ses rêves dans la vie? J'avoue que jadis, quand j'étais à l'âge des grandes folies, à force d'étudier la nature et ses mystères, je me suis quelques fois révoltée; bien souvent je me suis demandée si je n'avais pas le droit d'aimer comme la plus humble fleur, comme le moindre insecte. Alors, je rentrais auprès de mon père étendu sur un lit de douleurs, je contemplais sa chère figure immobilisée par le mal, ses membres impuissants à se mouvoir, je me rappelais les bontés infinies qu'il avait eues pour moi, l'affection dont il avait entouré mes premiers pas dans la vie; je me répétais que ce cher papa serait affligé de me voir partager mon cœur, qu'il était jaloux de mon affection, je refoulais ma jeunesse trop exubérante et, insensiblement, je me suis habituée à devenir vieille fille.

— Je comprends que tant que votre père a vécu, vous ne pouviez l'abandonner; mais depuis sa mort, durant ces cinq années où vous avez été seule et libre...

— Il était déjà trop tard, le chemin était tracé, il me fallait le suivre. Vois-tu, ma petite Yo, la vie est comme ces nombreux convois qui laissent à chaque instant la gare Bonaventure, par exemple. Le point de départ est le même, mais la destination est différente. Malheur à celui qui se trompe de convoi; s'il veut aller à Portland et prend le rapide d'Halifax, les amis qui attendent sa venue se rendront en vain à la gare pour saluer son arrivée. C'est mon cas, j'ai été celle que la fatalité a poussée à prendre le mauvais convoi.

— On vous attendait à Québec...

— Et j'ai pris le train de New York, le rapide vers la vieillesse...

— Mais on peut toujours revenir sur ses pas, marraine.

— Crois-tu, petite, que la patience humaine soit aussi grande que l'on s'obstine indéfiniment à attendre une voyageuse si en retard? Et puis, dans mon cas, y eut-il jamais un ami à la gare? D'ailleurs, pourquoi parler de ces choses, je suis maintenant une vieille fille, maniaque...

— Vous une vieille fille?... Mais vous n'avez pas encore trenté ans!

— On a l'âge que l'on paraît avoir.

— De nos jours, marraine, il y a tant de gens qui s'appliquent à ne pas laisser paraître l'âge qu'ils ont... Et si vous aviez un brin de coquetterie... Mais j'ai terminé mon diner et si vous le permettez, nous allons faire le tour de la propriété?

— Un moment encore, j'aurais un conseil à te demander.

— Un conseil? à moi? Mais je ne suis pas avocat, et si je copie des procédures et écris des lettres d'avocat, je vous assure que je n'entends rien aux grimoires de la loi.

— Cela t'ennuierait?

— Mais pas du tout, marraine chérie, si cela vous fait plaisir. Un moment que je prenne l'attitude solennelle de M. Beaupar-

lant, aîné, quand une cliente de marque vient lui confier ses intérêts. La taille bien cambrée, les jambes croisées l'une sur l'autre, la figure sévère, le binocle dans la main gauche, dont il joue distraitement pendant que la dame cause, — je n'ai pas de binocle, je vais prendre ma fourchette... Allez-y, marraine, racontez-moi votre affaire.

— Imagine-toi ma petite Yo, que l'on veut m'intenter un procès! Et Mlle Perrin refit le récit de l'incident Fidèle-Hainault sans en oublier le moindre détail.

— Voici la lettre que ce Monsieur Hainault m'a fait envoyer. Dis-moi ce que tu en penses.

— Jean Dupras! Jean Dupras vous a envoyé une lettre? Oh! mais en voilà une bonne. Mais, oui, c'est bien sa signature. Vous ne savez pas cousine comme je trouve cela drôle!

— Le connais-tu?

— Si je connais Jean... mais, cousine de mon cœur, Jean Dupras est l'ancien clerc de notre bureau! Il est même quelque chose de plus que cela pour moi; mais laissez-moi lire sa lettre, me délecter un peu de l'harmonie de son style de parfait disciple de la basoche: "J'ai reçu instruction.....

Votre tout dévoué, Jean Dupras, avocat"
Mon Dieu, marraine, que c'est comique. Pauvre Jean, il n'est pas fort en rédaction et moi qui vous parle, j'aurais pu faire beaucoup mieux. Il y a surtout ce souci des honoraires. Y tient-il assez à ses cinq piastres! Vous ne sauriez croire comme je trouve la farce bonne et je voudrais que vous soyez témoin de son embarras quand je lui dirai que vous êtes ma cousine.

— Tu le connais si bien que celà? Alors tu pourrais peut-être le voir et essayer de le dissuader de procéder.

— Je vous ai dit que Jean Dupras était l'ancien clerc de notre bureau; mais il y a plus, il est le prétendant acharné à la petite

main que voici... Depuis les trois ans qu'il était à notre bureau il m'a chanté sa flamme en de longues épitres dithyrambiques et comme je semblais insensible à sa prose il a enfourché Pégase et j'ai chez moi quelques milliers de vers en l'honneur de ma petite personne. Il a été admis à la pratique en janvier dernier et alors, enhardi par sa nouvelle dignité, il est venu me demander un entretien sérieux. Si vous aviez vu, marraine, comme il était drôle! A la fois timide et fat, tout glorieux de son nouveau titre et des prérogatives qu'il lui accordait, mais aussi, tremblant de ne pas voir sa démarche couronnée de succès. Je ne lui ai pas laissé le temps d'aborder la grande question que je sentais sur ses lèvres: "Mon petit Jean," lui dis-je, "inutile de parler, je sais que vous venez me répéter en prose et de vive voix ce que vous avez déjà tenté de me dire dans le langage des dieux. Je suis très heureuse de votre succès, oh! mais très, très heureuse et je vous en félicite. Vous avez toujours été pour moi un très gentil compagnon, je vous estime beaucoup, je crois même que je vous aime; mais je n'en suis pas encore certaine. De votre côté vous alliez me dire que vous m'aimiez aussi. En êtes-vous bien certain vous-même? Ce que vous prenez pour de l'amour, n'est-ce-pas simplement une bonne camaraderie, résultat de notre communauté de travail?

— Vous savez bien... —

— Je ne sais rien du tout, savant maître je ne sais rien et comme je suis orpheline, je dois être d'autant plus prudente que je n'aurai personne à qui demander conseil. Vous avez vingt-trois ans, je n'en ai pas encore vingt, rien ne presse, nous ne devons pas agir à la légère. D'ailleurs, vous avez votre clientèle à faire et, pour cette tâche, vous avez besoin de toute votre liberté.

— Alors?... —

— Alors, je vais vous proposer un marché: nous allons demeurer une année complète

sans nous voir, une année durant laquelle nous aurons notre pleine liberté. Si, dans un an de ce jour, — c'était le quinze janvier, — vos sentiments ne sont pas changés envers moi, vous viendrez me le dire et je vous promets qu'alors, de mon côté, je vous dirai franchement si, réellement, je vous aime; cette année d'éloignement m'aura fait voir clair en mon propre cœur.

— Pourquoi un an ?

— Pour que nous soyons bien certains de nos cœurs, mon cher Jean, et aussi pour que vous ayiez le temps de commencer votre pratique. Je veux savoir un peu comment vous réussirez.

— Ah ! il vous faut le succès aussi ?

— Pas précisément le succès; mais de solides promesses d'avenir.

— Nous nous écrirons, au moins, durant cette année ?

— Défense absolue de m'écrire durant ces douze mois, défense de tenter de me rencontrer. Quant à moi, je ne veux seulement pas savoir l'endroit où vous irez vous établir. Mais après une année de travail consciencieux, revenez me voir, si le cœur vous en dit encore. Est-ce compris ? Acceptez-vous ?

— J'accepte. Je serai ici dans un an et, d'ici cette date, j'aurai tellement travaillé que vous ne resterez pas insensible." Depuis je ne l'ai pas revu, je n'ai même jamais entendu prononcer son nom devant moi et je suis la personne la plus surprise de le trouver ici.

— Chercheras-tu à le rencontrer ?

— Il le faudra bien, marraine, pour vous obliger.

— Yolande, tu es amoureuse.

— Oui ! mais il ne faut pas qu'il le sache.

— Petite sournoise.

— Oh ! les hommes, il faut savoir les prendre; c'est le premier coup de gouvernail qui compte... Allons voir vos fleurs.

Précédée de Mlle Perrin, Yolande visita le jardin, s'émerveillant devant les belles roses qui commençaient à s'épanouir, les œillets déjà fleuris, les pivoines étalant leurs pétales veloutés, les alyssons plus humbles, les balsamines aux centaines de variétés. La jeune fille dévasta un beau rosier de fleurs rouges, pillà un carré d'œillets et fit main basse sur un massif de pivoines. Les belles fleurs s'amoncelaient dans ses bras roses, elle respirait leurs parfums avec ivresse, cachant dans les touffes parfumées son joli visage rieur. Et Mlle Perrin, d'habitude si jalouse de son jardin, semblait heureuse devant cette débauche de fleurs et cherchait elle-même les plus éclatantes pour les offrir à sa filleule.

La moisson terminée, la jeune fille courut vers la maison les déposer dans des vases et, en un instant, la vieille demeure prit un aspect de jeunesse inaccoutumé.

La visite au jardin terminée, on visita le bosquet, la grève, la maison elle-même et, enfin, après une bonne promenade en canot et un joyeux souper, l'on se retira pour la nuit.

— Quand as-tu l'intention de faire la démarche que je t'ai demandée? s'enquit Mlle Perrin avant de souhaiter bonne nuit à sa filleule.

— Si je n'écoutais que mon cœur, ce serait dès demain; mais j'ai besoin auparavant de quelques jours de réflexion... et puis, il ne faut pas sembler courir après lui, ce petit Monsieur, cela lui donnerait trop d'orgueil; il n'est pas mal qu'il sache que j'ai passé quelques jours ici avant de le rencontrer.

— Mais tu es cynique!

— Je suis diplomate... et heureuse. Si vous saviez comme il m'aime, mon Jean!

— Tu fais bien, profite de ta jeunesse, ma chérie, l'amour est comme ces jolies petites fleurs de muguet, si délicieuses, si parfumées; mais qui ne durent que quelques jours du printemps.

— Et vous, Marraine, vous croyez-vous donc à l'automne ?

— Je crois que tu es heureuse et cela me suffit.

— Pourquoi ne le seriez-vous pas de même?... Si seulement vous vous laissiez conduire par moi... Un mois à mon école et...

— Tu es folle, ma petite chérie. Allons, bonsoir !

Mais Yolande ne s'endormit pas après le départ de sa cousine, elle demeura une longue heure accoudée à la fenêtre de sa chambre, regardant l'eau faire cascade sur la digue et retomber en un neigeux tourbillon. A quoi songeait-elle ? Songeait-elle seulement ?

VI.

LA PHILOSOPHIE D'YOLANDE

Lorsqu'elle rentra d'entendre la messe, le lundi suivant, Mlle Perrin trouva sa filleule encore au lit, malgré les larges rayons de soieil qui filtraient à travers les fenêtres, remplissaient sa chambre de lumière et prêtaient aux moindres grains de poussière des chatouillements de pierres précieuses.

— Comment ? Encore au lit ! s'exclama la recluse en embrassant sa cousine. Mais ne sais-tu donc pas, petite paresseuse qu'il est passé sept heures et demie ?

— C'est votre faute aussi, austère marraine, vous avez des lits si douillets, cette fenêtre m'envoie une brise si tiède, la chanson de la digue et le murmure lointain de la ville, tout m'enlise.

— Tu fais bien, mignonne, repose-toi bien durant ces quelques jours de vacances.

— D'ailleurs, n'allez pas croire que je suis restée complètement inactive depuis ce matin.

— Mais tu n'es pas encore sortie de ton lit...

— Tout de même, depuis toute une heure que je suis éveillée, je me travaille les ménin-

ges, encore un peu nébuleuses de sommeil, je réfléchis à votre histoire et cherche une solution.

— Vraiment ?

— Eh oui ! marraine ingrate, depuis une longue heure que je réfléchis. Une heure de réflexion bien concentrée, vous imaginez-vous ce que cela représente d'efforts, surtout à jeun.

— Pauvre petite.

— Faut-il vous aimer, marraine de mon cœur, pour s'imposer une pareille tâche ! J'ai soupesé les torts de votre Fidèle, les menaces qui vous sont faites, les conseils de votre avocat et de vos amis, la petite influence que je puis avoir sur la personne de l'avocat de votre adversaire et quantité d'autres considérations qu'il me serait trop long d'énumérer. Bref, la conclusion est que votre affaire n'est pas sans issue.

— Alors, tu vas m'aider ?

— N'allons pas si vite, marraine impatiente, procédons avec ordre comme dit Monsieur Beauparlant, cadet, quand il veut se donner de l'importance devant une belle cliente. Trois solutions se présentent. Primo: régler, payer ou, encore, faire tuer votre chien, en un mot, capituler. Solution ignominieuse et inacceptable. Secundo: Plaider et gagner comme vous l'a conseillé votre avocat et, étant lui-même avocat et "maître es-chicanes", c'est tout ce qu'il pouvait vous offrir de plus acceptable. Solution à adopter en dernier ressort, offrant ses ennuis et ses tracas. Tertio: ne pas plaider, ne pas régler, laisser vivre ce brave Fidèle et amener votre adversaire et son avocat à vous demander grâce. Solution glorieuse, victoire éclatante de l'esprit féminin sur l'orgueil de l'homme; mais victoire qu'aucun avocat, fut-il Monsieur le Bâtonnier lui-même ou encore le défunt Cicéron ressuscité, ne pourrait vous gagner et que seule, votre petite bonne femme de

filieuse ici présente peut vous obtenir. Or, comme cette tête de linote vous adore, elle est prête à se mettre à votre disposition, certaine par avance du succès final.

— Serait-ce possible ?

— Attendez encore un moment, je n'ai pas fini. Je suis prête à vous promettre de régler cette affaire dans le sens que je vous ai indiqué, mais — car il y a un mais — à une condition.

— Je l'accepte d'avance.

— Attention, marraine, attention, si j'étais méchante, je vous prendrais au mot.

— Voyons alors cette condition.

— Une condition, une seule, oh ! mais une condition expresse, une condition "sine qua non" comme dit encore le cadet de mes patrons, une condition sans laquelle je ne puis rien faire pour vous, je suis obligée de vous refuser mon concours et, comme je ne pourrais demeurer le témoin impuissant de vos tracas, je me verrais obligée de retourner à Montréal achever ma vacance au parc Mance.

— Mais vite, dis-moi cette fameuse condition.

— C'est que vous vous en remettiez entièrement à moi du soin de mener cette affaire et de plus, que vous me promettiez solennellement de faire tout ce que je vais vous demander.

— Tout ? C'est vague... Quoi encore ?

— Tout, vous dis-je, tout, sans exception ni réserve et surtout sans la moindre hésitation, sans la plus petite discussion. Est-ce compris ?

— C'est grave ce que tu me demandes là.

— Mon concours est à ce prix. D'ailleurs, soyez persuadée que je ne vous demanderai jamais une chose qui puisse être en opposition avec les données de votre conscience. Encore une fois, est-ce promis ?

— Il faut promettre... comme cela... en aveugle ?

— En aveugle, comme le défunt roi Hérode. Par contre, vous pouvez être tranquille, je ne vous demanderai la tête d'aucun Jean-Baptiste. A quelle heure le premier train pour Montréal?

— Mais non! ne m'abandonne pas. Je te promets tout ce que tu veux; mais reste avec moi.

— Ainsi, vous promettez?

— Tout, te dis-je.

— Vous ne regretterez pas cette promesse que vous me faites en ce moment en toute liberté?

— Puisque je te dis que je promets, que veux-tu de plus?

— Il est encore temps. Si vous croyez ne pas pouvoir tenir votre promesse, je puis vous en dégager.

— Non! c'est promis, te dis-je.

— Alors, vous êtes une marraine adorable et je suis bien heureuse de demeurer avec vous, dit Yolande en sortant du lit. Elle était revêtue d'un élégant pyjama de soie japonaise aux couleurs bigarrées, culottes bouffantes, ample blouse lui donnant des allures de délicieux petit clown de cirque. Elle chaussa une paire de pantoufles, jeta un regard furtif dans sa glace et, embrassant Mlle Perrin: "Maintenant que j'ai votre promesse, je vais immédiatement vous mettre à l'épreuve. Quel âge avez-vous, marraine?"

— Quel âge? Mais tu sais bien que je suis une vieille fille.

— Ce n'est pas répondre à ma question. Heureusement je suis forte en chiffres et je puis y répondre moi-même. Vous aviez neuf ans quand vous eûtes le bonheur insigne de me porter sur les fonds baptismaux. Je viens d'atteindre ma vingtième année, ce qui fait pour vous un total de vingt-neuf ans. Vingt-neuf ans et se proclamer vieille fille! A-t-on jamais entendu pareille énormité? Se dire vieille fille à vingt-neuf ans, c'est trahir tout son sexe! Et ce qui est pis, c'est

que vous semblez prendre plaisir à mener une vie d'adepte de Sainte-Catherine: même antipathie pour les hommes, même passion pour l'étude; vous mériteriez presque de finir vos jours sous la roue, comme l'auguste défunte, tant vous semblez dédaigner les dons que Dieu vous a prodigués... Avoir une figure impeccable comme la vôtre, une chevelure de Madone, une taille svelte et élégante et s'appliquer à cacher des trésors aussi incomparables, se plaire à se vêtir de robes à la mode de nos grand'mères, s'obstiner à tenir lissée en bandeaux, comme une pensionnaire de couvent, cette opulente chevelure dorée; mais c'est faire injure à Dieu, c'est dédaigner Ses bontés, c'est mépriser Ses bienfaits! Marraine! Marraine! vous êtes un blasphème vivant!

— Mais ma petite...

— Il n'y a pas de mais... Vous qui êtes une savante, qui vivez parmi les fleurs, les étudiez, respirez leurs parfums, admirez leur éclat, ne vous êtes-vous jamais demandé ce que seraient la nature et notre pauvre existence si les fleurs, par une sotte humilité, cachaient sous terre l'éclat de leur floraison, si elles entassaient leurs parfums dans leurs tiges et ne les laissaient jamais s'exhaler, si les oiseaux ne chantaient pas, si le soleil se cachait tout le jour pudiquement derrière les nuages? Notre planète est une vallée de larmes qu'il faut s'appliquer à rendre le moins triste possible et chaque être pouvant contribuer à l'embellir doit fournir généreusement sa quote part. Vous avez failli à ce devoir élémentaire, vertueuse marraine!

— Pourtant...

— Il n'y a pas de pourtant, pécheresse endurcie, vous étiez une rose resplendissante et vous vouliez cacher votre éclat, garder jalousement votre parfum, vous étiez un sourire et vous ne vouliez pas vous épanouir, vous êtes une admirable jeune fille et vous voulez cacher votre jeunesse et votre beauté!

Heureusement que je suis là et mon premier acte d'autorité sera de vous contraindre à l'accomplissement de ce devoir naturel.

— Mais enfin...

— Vous avez pris plaisir à vous vieillir, il va falloir, sous ma direction, rebrousser chemin et rattrapper la jeunesse dédaignée.

— Mais, Yolande, quel rapport y a-t-il avec mon procès ?

— Quel rapport ? Comment ?... Vous me demandez quel rapport ?... Mais cela crève les yeux, naïve marraine, cela crève les yeux. Il y a un rapport très direct et si vous voulez que je vous explique ?... Mais au fait, pas besoin de vous expliquer, j'ai votre promesse, cela suffit. Plus tard vous comprendrez.

— Enfin, que me faut-il faire ?

— Vous laisser guider par moi... Tenez, nous allons commencer immédiatement. Asseyez-vous sur ce tabouret que je vois ce que je puis faire de cette admirable chevelure. Puis, prenant la voix cérémonieuse du coiffeur classique: "Mademoiselle a des tresses incomparables et c'est vraiment un crime que de les cacher ! Elles ont l'éclat des blés mûrs... et quelle profusion ! Quelle longueur ! Je n'ai vu qu'une fois des tresses pouvant rivaliser avec celles de Mademoiselle, — au théâtre Canadien Français de Montréal, à une représentation de la Mascotte, — c'était les tresses de Madame Simone Rivière... et encore elles étaient fausses, tandis que celles de Mademoiselle..." Et l'espiègle fit mine de tirer.

— Haïe !

— Oui ! c'est bien ce que je pensais, Mademoiselle ne porte aucun faux chignon comme mainte de mes clientes. Les cheveux de Mademoiselle sont d'un léger, d'un soyeux, des fils d'or minuscules, quoi ! Maintenant, un instant, ne bougez pas. Bien. Quelques coups de fer sur les côtés, une touffe sur l'avant de l'oreille, un peu d'ondulation ici... Les cheveux de Mademoiselle prennent sans effort

les plis du fer, c'est un vrai plaisir que de coiffer Mademoiselle. Bon, encore quelques coups de fer ici, un peu d'ondulation là et enfin, le chignon... Oh! le chignon, Mademoiselle, c'est la partie vitale d'une coiffure élégante, c'est là que se distingue l'artiste... Il faut qu'il offre à la fois un assemblage de grâce, d'élégance, de délicatesse; s'il est lourd, l'œuvre entière est lourde. Attention, ne remuez pas, je me sens prise d'inspiration, le feu sacré, Mademoiselle, le feu sacré! Encore une seconde. Bien! j'achève. Là, là, ça y est! Maintenant si Mademoiselle veut constater par elle-même, elle peut se regarder dans cette glace. Mademoiselle n'a pas besoin de craindre, les glaces ont été inventées pour les jolies femmes... Voyez, Mademoiselle, c'est vingt ans de jeunesse que je lui ai restitués".

— Oh! s'exclama cette brave Mlle Laure en apercevant dans la glace sa douce figure métamorphosée. Mais, petite Yo, c'est ridicule de se rajeunir ainsi!

— Au contraire, marraine timide, le ridicule, le crime, devrais-je plutôt dire, c'était de se vieillir. Puis, prenant une voix doctorale: Donnez-moi vos vingt ans si vous n'en savez que faire!

— Et les neuf autres?

— Bah! de vingt à trente-cinq ans, une jeune fille a toujours vingt ans. Mais je n'ai pas terminé votre transformation, marraine, vous comprendrez bien que votre robe d'indienne à collet monté ne serait plus de mise avec une aussi gracieuse figure.

— Comment? tu veux me faire porter des robes décolletées!

— Calmez vos craintes, vertueuse cousine. Ne vous ai-je pas promis de ne rien vous demander qui puisse en aucune façon porter ombrage à votre conscience timide? Ce qu'il vous faut, c'est une robe faite très

modestement, à peine décolletée; mais une robe gracieuse et élégante, quelque chose de frais, de délicat, de jeune.

— Ma petite tu vas me faire rire au nez par ma vieille couturière.

— Ah! mais non, laissez-la dormir, votre vieille couturière, nous pouvons bien facilement nous dispenser de ses services. Je me confectionne moi-même tous mes vêtements et sous-vêtements et je saurai très bien faire de vous la plus élégante personne de Saint-Hyacinthe, ville et faubourgs. Et, imitant la voix et les manières des modistes obséquieuses: "Mademoiselle désire-t-elle une jolie robe d'organdi? Préfère-t-elle la molle, le taffetas, la soie? Les fils délicats sont tout à fait de mode cette année. Quelles nuances plairaient à Mademoiselle? Je suis en état de satisfaire tous les caprices de Mademoiselle. J'ai ici des tissus merveilleux, nuances les plus variées, délicatesse de travail, regardez, c'est à la fois léger et solide. Mademoiselle n'a qu'à manifester son goût. Quant à la question des modes, je puis faire voir à Mademoiselle les dernières revues de Paris et de New York. Tenez, voyez, choisissez. Que dit Mademoiselle de ces créations parisiennes? Ici, ce modèle irait très bien à Mademoiselle. Elancée, élégante, presque svelte, cette création avec tunique en net de soie, le foulard de la blouse de même matériel, l'habillerait parfaitement. Mademoiselle préfère-t-elle le modèle suivant, quoique plus prétentieux et quelque peu extravagant? Les lignes, qui sont admirables chez Mademoiselle, se perdraient dans ce fouillis, ce qui serait regrettable, Mademoiselle est naturellement trop jolie pour avoir besoin de tels accessoires. Chez certaines personnes peu favorisées par la nature, nous tâchons de corriger par l'habit les défauts naturels; mais chez Mademoiselle pas n'est besoin de tels artifices; chez elle, la robe doit être le cadre gracieux,

élégant, délicat et simple qui fasse ressortir le tableau..."

— Tu es donc une fée! Et tu es certaine de pouvoir confectionner de pareilles merveilles?

— Mademoiselle sera satisfaite. Quant aux chapeaux, aux souliers, aux gants, à l'ombrelle et autres menus articles, que Mademoiselle s'en rapporte à moi.

— Eh bien, petit tyran, cours bien vite en ville acheter ce que tu croiras nécessaire. Voici ma bourse, je t'autorise à y puiser sans compter. Achète ce que tu jugeras convenable, je te donne carte blanche. Pour une fois que je fais des folies, autant les faire grosses.

— Et pendant que je brûlerai mes pieds mignons sur l'asphalte de la basse ville, vous croyez que je vais vous laisser vous prélasser bien tranquillement ici, à la fraîche et à l'ombre? Mais non, pas si bête, marraine de mon cœur. Je ne suis pas tyran à demi quand je m'y mets. N'avez-vous pas remarqué que votre maison demande à grands cris un peu et même beaucoup de peinture? La clôture est vermoulue, la véranda est boiteuse, les persiennes, de vertes qu'elles étaient, sont maintenant presque brunes, les portes, les fenêtres, tout est rendu au bois... Les herbes folles, les jeunes arbustes ont envahi le parc et le parterre. Il faut rajeunir la cage en même temps que l'oiseau. Bien vite, faites venir les menuisiers et les peintres.

— Et les tentures de l'intérieur, ne les trouves-tu pas un peu fanées?

— Marraine, vous êtes admirable d'intuition! Je m'habille bien vite et, bonjour, je me sauve!

VII.

UNE FÉE PASSA...

Ce fut, durant toute la semaine, un remue-ménage inaccoutumé à la villa d'ordinaire si paisible. L'ermitage de Mlle Perrin fut

successivement envahi par les menuisiers, les peintres, les tapissiers et les journaliers.

La haute palissade de planches, bordant le chemin, fut remplacée par une élégante clôture de broche tissée, aux poteaux blanchis à la chaux; la véranda fut démolie et refaite plus ample, plus moderne et s'étendant sur tout le côté droit de la maison qui fut elle-même repeinte en entier; les pierres des murailles lavées et l'intérieur complètement transformé; le papier-tenture remis à neuf, la menuiserie émaillée et enfin, on changea la disposition du mobilier.

Au milieu de ce brouhaha, Mlle Laure ne restait pas inactive. Elle avait, immédiatement après le départ de sa filleule pour la ville, repris sa coiffure habituelle, enfilé son éternel tablier de coton bleu, et fallait voir l'animation qu'elle déployait à débattre avec les entrepreneurs les moindres détails des travaux à exécuter; discutant les prix; plus tard, pressant l'exécution et, surtout, tout le mal qu'elle se donnait à préserver ses rideaux de vignes sauvages, de campanules et de liserons.

Entre temps, une équipe de journaliers travaillait dans le parterre et le bosquet. Le parterre fut littéralement remué, labouré, les herbes sauvages qui depuis de longues années y croissaient en paix furent arrachées, le sol ameubli et une couche de tourbe-gazon compléta la métamorphose. Quant au bosquet, les grands arbres furent émondés, les arbustes coupés et la tonnelle, enfin dégagée, offrit une vue superbe sur la rivière.

Les travaux de réparations suggérés par Yolande, agrésés et amplifiés par Mlle Perrin, avaient atteint un degré d'importance d'abord imprévu et bien de nature à faire jaser les voisins toujours affamés de matière à cancans.

Pendant que sa marraine poussait avec vigueur la restauration de sa vieille maison, Yolande ne restait pas oisive... Dès le vendre-

di midi, deux robes d'une élégance admirable étaient sorties de ses doigts de fée et, à peine levée de table, elle descendit en ville acheter les derniers effets devant servir à la transformation de sa marraine.

* * *

— Enfin! nous avons fini! s'écria Mlle Perrin, le samedi midi, comme les deux femmes de peine sortaient de sa demeure après avoir tout astiqué, tout épousseté, tout lavé. Si cela avait duré une journée de plus, je crois que je serais devenue folle. Heureusement, nous allons pouvoir reprendre notre bonne vie de paix et de tranquillité!

— Encore un petit effort, marraine chérie, dit Yolande qui rentrait du jardin et dont la figure narquoise disparaissait littéralement sous une immense brassée de fleurs, aidez-moi à disposer ces fleurs dans des vases.

— Mais tu dévastes mon jardin, c'est du vandalisme! Mes belles roses-thé que je gardais comme la prunelle de mes yeux!

— Laissez faire, elles iront très bien sur cette crédence. Tenez, placez ces balsamines dans le vase du piano. Et ces œillets? Oui, là, sur le secrétaire de vieux noyer noir. Et ces fleurs de balisiers...

— Comment? Jusqu'à mes balisiers!

— Ces fleurs sont si jolies! Tenez, ici, sur la table, avec des roses blanches, des œillets géants, un peu de feuillage d'asperges et quoi encore? Oui, ces iris versicolores. Et maintenant, cette gerbe de pensées?

— Sur la cheminée?

— Allons pour la cheminée. Bien! la maison est toute parfumée et rajeunie. A votre tour, Mademoiselle Cendrillon.

— Comment?

— Marraine de mon cœur, il va vous falloir dès ce moment dire un suprême adieu à votre vie routinière et effacée, dès ce jour vous sortez de votre coque, la chrysalide va disparaître à tout jamais pour laisser s'envoler le brillant papillon.

— Grand Dieu! comment finira cette folie?

— Cela finira très bien, si vous consentez à être toujours une élève docile et obéissante. Allons. Mlle la Chrysalide, quittez votre coque sombre et triste, laissez-moi vous étaler vos jolies ailes!

Depuis la première tentative de transformation opérée par Yolande sur la personne de sa cousine, le lundi matin qui avait suivi son arrivée, Mlle Perrin, trop occupée à surveiller les travaux qu'elle faisait effectuer à sa villa, n'avait pas consenti à se faire une seconde fois coiffer par sa filleule, les essayages des robes que la jeune fille lui avait confectionnées n'avaient été accompagnés d'aucun appareil, de sorte que, pour la première fois, les cousines allaient constater l'effet général de la métamorphose. C'est avec une émotion craintive que Mlle Perrin se livra aux mains de sa filleule.

— Que je vais avoir l'air gauche dans ces toilettes! soupira la brave fille.

— Montez bien vite, c'est aujourd'hui samedi et les coiffeurs sont très occupés en fin de semaine. Asseyez-vous, jeune débutante, que je vous fasse une tête de déesse. Je me sens en veine. Mais non! il ne faut pas remuer toujours ainsi, vous ne tenez pas en place. Bien! Comme cela. Mon peigne? Où ai-je mis mon peigne? Mais non, ne remuez pas. Là, je l'ai trouvé, je l'avais remis dans ma trousse. Bien! Ah! Ah! Ah! si vous remuez toujours ainsi je vais perdre mon inspiration. Ne pouvez-vous pas tenir en place? Je crains de vous brûler et cela me fait perdre mon inspiration! Encore un moment je n'ai que quelques coups de fer à donner. Vénérable cénobite nouvellement convertie à la vie mondaine, vous manifestez des impatiences de petite fille.

— Que veux-tu, je suis nerveuse.

— Un peu de patience, j'achève. Marraine vous me faites l'effet d'une débutante se faisant parer pour son premier bal. Tenez,

j'ai fini. Vite, allez enfiler les jolis dessous de soie et la robe qui vous attend dans votre chambre.

— Viens m'aider à mettre ma robe, je n'y parviendrai jamais seule! supplia, quelques minutes plus tard, Mlle Laure.

— Voyez-vous cette grande Dame, il lui faut sa femme de chambre maintenant! Oui! on y va. Marraine de mon cœur, vous n'y êtes pas du tout, laissez-moi faire. Bien, comme cela. Non, cette boucle manque d'élégance, de grâce... Comme ceci... Bien! Bien!... Mais quoi!... et vos souliers?... Vous n'avez pas mis vos souliers neufs! Naturellement, il me va falloir chausser Mademoiselle. Grand Dieu! quel service! Allons, asseyez-vous sur ce tabouret, donnez-moi vos jolis pieds. Bien, ça y est. Levez-vous un moment, que je juge de l'effet général, Marraine! Marraine de mon cœur! Vous allez me rendre jalouse, vous êtes plus jeune que moi! Tenez, regardez-vous dans cette glace...

— Oh!... Si ce pauvre papa pouvait me voir!... Et Mlle Laure éclata en sanglots, sanglots bien vite réprimés, car elle était une de ces âmes fortes dont les impressions sont d'autant plus durables qu'elles s'étudient à les cacher.

— Un moment! regardez-moi bien en face, marraine coquette. Oh! j'oubliais... et saisissant une gerbe de roses thé qu'elle avait mise sur le bureau de toilette, Yolande l'épingla à la ceinture de son hôtesse. Bon! comme ceci, c'est parfait... A mon tour maintenant. Ce ne sera pas bien long, allez m'attendre sur la véranda, dans un moment je vous rejoins.

Un moment, dans la bouche d'une jeune fille qui commence sa toilette, c'est un terme élastique qui peut facilement s'étendre à une heure et Mademoiselle Laure avait eu le temps de lire tout un chapitre de cet excellent livre

qu'est "L'Anatomie et Physiologie Végétales" du professeur Dalbis, quand la jeune fille vint l'y rejoindre.

— Depuis une semaine que je suis ici, dit-elle à sa cousine, je n'ai pas encore aperçu votre fameux adversaire, l'homme qui a tant peur des chiens...

— Si c'est la seule chose manquant à ton bonheur, tu ne saurais tarder d'être satisfaite. Le samedi, les membres du cercle se rendent au chalet de très bonne heure. Il est quatre heures bientôt, ils ne peuvent tarder à paraître. Et puisque tu mets toi-même la conversation sur ce sujet, puis-je te demander où tu en es rendue avec mon procès et ce que tu entends faire?

— Ce que j'entends faire? Bah! je ne sais pas encore, je réfléchis.

— J'ai observé scrupuleusement ma part de notre pacte, j'ai fait toutes les folies que tu m'as imposées, j'ai...

— Eh oui! Eh oui! plaignez-vous, marraine ingrate, plaignez-vous.

— Mais enfin, tu m'avais promis...

— J'ai promis et je tiendrai. D'ailleurs, depuis la fameuse lettre, votre adversaire n'a pas donné signe de vie, n'est-ce pas?

— Ce qui ne veut pas dire qu'il ait abandonné la partie, loin de là. Mon avocat m'a dit hier qu'en dépit de ses efforts, il n'a encore rien pu obtenir. Monsieur Hainault est entêté à vouloir procéder.

— S'il y tient absolument, et si cela lui fait plaisir...

— J'ai peur qu'il ne soit trop tard quand tu te décideras à intervenir.

— Soyez sans crainte, il ne sera pas trop tard. Plus ils se seront embourbés, plus notre victoire sera éclatante. D'ailleurs je compte bien voir Jean dès lundi.

— Es-tu certaine de réussir?

— J'en mettrais ma main au feu, et, vous savez, j'y tiens à ma main et mon Jean aussi y tient...

— Paix, Fidèle, paix! Je crois que tes désirs vont bientôt se réaliser, l'attitude de Fidèle m'avertit que son ennemi n'est pas loin.

— Je vais le faire entrer, ce sera plus prudent. Ici, Fidèle, vient, mon beau chien. Voyez-vous venir votre adversaire?

— Oui, regarde... il cause avec un autre jeune homme.

— Mais c'est avec Jean qu'il cause! Je ne voudrais cependant pas que Jean connût si tôt ma présence ici. Où me cacher?

— Tiens, prends "La Revue Moderne", ouvre-la et fais semblant de lire.

— C'est cela. Vous permettez bien que j'y pratique une meurtrière afin de pouvoir voir sans être vue.

— Avec plaisir, petite rusée.

— D'ailleurs, il est loin de se douter de ma présence ici.

— Et moi?

— Vous? Demeurez où vous êtes, il n'est pas mal qu'ils vous voient dans toute votre splendeur.

— Mais je vais paraître gauche, je ne sais quelle contenance prendre.

— La seule crainte que j'éprouve, c'est que Jean ne tombe amoureux de vous.

— Petite folle!

— Dites donc, cousine, il n'est pas mal du tout votre plaideur!... Que peuvent-ils donc se dire de si intéressant?

— Peut-être discutent-ils de notre procès...

— Je ne vois pas bien Jean discutant avec tant de feu sur une question légale.

— Je me sens gênée et ridicule... Ils vont me rire au nez.

— Oh la plus enfant des marraines, quand donc aurez-vous confiance en vous? Voyez le regard anxieux que Monsieur Hainault jette de notre côté; il craint de voir accourir Fidèle. Ses craintes sont dissipées; mais avez-vous remarqué la surprise que votre métamorphose a opérée sur lui?

— Je me sens si gênée...

— Mais non, mais non, marraine, il faut plastronner. Tenez, il vous regarde encore et quels regards... et Jean aussi vous regarde étonné. Allons, soutenez ces regards. Mais ces messieurs sont indiscrets, on ne dévisage pas les gens de la sorte; on a beau être jolie, ça devient embêtant à la fin. Heureusement qu'ils sont passés; mais oui! il se retourne... et Jean aussi... Marraine, rentrez ou je vais être jalouse!

— Regarde, Yo, Monsieur Hainault s'est retourné une seconde fois.

— Je crois qu'il sera moins pressé de procéder à présent...

— Ma petite Yo, tu es la plus mignonne canaille que je connaisse!

Les deux jeunes filles étaient bien loin encore de la réalité, car dans la beauté blonde si élégamment mise dont il avait avec tant de peines détaché ses yeux, ce brave Hainault n'avait même pas reconnu Mlle Perrin.

Les deux jeunes gens marchaient, en causant avec animation, sur le trottoir opposé. Par instinct, Hainault avait jeté un regard craintif vers la villa de peur d'y découvrir Fidèle et ses crocs tant redoutés, quand la douce et souriante figure de Mlle Perrin lui était apparue. Ce n'avait été qu'une vision fugitive, mais, médusé par ce charme fugace, il avait levé les yeux comme il passait devant la villa et les en avait détachés à regret, attiré malgré lui par la grâce et la beauté de l'occupante de la véranda. Deux fois il s'était retourné, fasciné par la gracieuse apparition.

— Jean! As-tu remarqué ces deux jeunes filles?

— Me crois-tu donc aveugle? Je comprends maintenant pourquoi ton vieux hibou d'adversaire a fait rajeunir son antre, elle attendait de la visite. Hé! Tu n'as pas l'intention de te retourner une troisième fois?

— Je ne veux pas paraître ridicule.

— Il faut reconnaître que cette vieille fille a de très jolies visiteuses, une du moins.

— N'est-ce pas ? Cette grande blonde est-elle assez jolie, gracieuse, élégante...

— Quel feu ! quel feu !

— As-tu remarqué sa toilette ? Quel chic, quelle élégance !

— Attention, mon vieux, à ton âge, quand le cœur prend feu, cela dégénère bien vite en conflagration. Paul, mon vieux Paul, gare au coup de foudre !

— Rien à craindre de ce côté, Mlle Perrin et son chien sont de garde, tu peux dormir en paix. Et l'autre, qu'en dis-tu ?

— La petite qui se cachait derrière son journal ? Bah ! si elle avait été jolie, elle ne se serait pas cachée... D'ailleurs, tu sais, quant à moi, la tentation n'a pas de prise, la place est occupée !

VIII.

MACHIAVEL EN JUPONS.

Était-ce bien le hasard qui, le lundi après-midi suivant, avait conduit Mlle Yolande Perras sur la rue Girouard en face du parc Dessauls, juste au moment où Maître Dupras quittait le Palais pour se rendre à son bureau ? Le hasard est un bon père aux larges épaules que l'on charge volontiers de tous les péchés d'Israël.

Si vous aviez été au nombre des flâneurs qui, cet après-midi, faisaient leur sieste sur les bancs du parc, vous auriez été intrigué de voir la jeune fille faire, depuis près d'une demi-heure, la navette entre le viaduc et la cathédrale, parcourir minutieusement toutes les allées du parc et surveiller la sortie du Palais de Thémis qui le borne à l'arrière, comme une personne qui attend quelqu'un. Mais votre étonnement aurait été à son comble lorsque, voyant venir le jeune maître, elle était allée à sa rencontre, bien absorbée dans la lecture d'un journal quelconque, semblant être à cent lieues de soupçonner la venue de son ami.

— Comment! vous ici, ma chère Yo? s'exclama le jeune homme en apercevant l'espiègle.

— Oh! Jean!

S'entendant interpeler, elle avait levé les yeux et, dans son regard candide et innocent, une telle surprise se lisait que le brave garçon fut bien loin de soupçonner que cet étonnement était simulé.

— Je ne rêve pas, c'est bien vous, petite Yolande?

— En chair et en os.

— Par suite de quelles circonstances vous trouvez-vous en notre ville?

— Je suis en vacances de repos.

— Que je suis heureux de vous voir. Et vous?

— Disons que je ne suis pas fâchée.

— Comment avez-vous appris ma présence ici?

— Mais je l'ignorais complètement. C'est le hasard qui m'a valu d'être en cette ville en ce moment, le hasard et la bonté d'une cousine qui a consenti à m'héberger durant ces quelques semaines.

— Ah! ce n'est pas à cause de moi que vous avez choisi Saint-Hyacinthe comme villégiature...

— En toute franchise, je vous répète que je ne vous savais pas ici. J'avais un mois de vacances, ma cousine m'invita à le passer auprès d'elle; je ne pouvais refuser une telle aubaine; mais j'étais à cent lieues de vous croire ici.

— Moi qui avais cru...

— Cru quoi?

— Que vous veniez lever la consigne, que ma longue soumission vous avait touchée... Enfin puisque ce n'est qu'un effet du hasard, je bénis le hasard et j'espère au moins que je pourrai profiter de votre présence ici, que vous ne m'interdirez pas de vous voir durant votre séjour à Saint-Hyacinthe.

— Je vous donne carte blanche pendant ce mois, peut-être même allez-vous me trouver un peu gênante, trouble-fête, d'ailleurs si vous aviez déjà noué par ici quelques nouvelles idylles, il vaudrait mieux ne pas m'en faire mystère et m'épargner un faux pas...

— Comment pouvez-vous dire de pareilles énormités! Vous savez cependant très bien que je n'ai de pensées que pour vous.

— Alors, ça dure encore votre maladie d'amour?

— J'en suis à la période aiguë.

— Il faut vous faire soigner, mon pauvre ami...

— C'est incurable. Chaque fois que je vais à Montréal, il me faut des trésors d'énergie pour ne pas aller vous voir au bureau. Ma petite Yo, comment pouvez-vous demeurer insensible à ma...

— Hé! Hé! Monsieur l'amoureux, vous semblez étrangement oublier notre pacte, la consigne.

— Mais puisque c'est le hasard, la consigne n'est-elle pas levée, ne pourrais-je, durant ce bon mois que nous allons passer ensemble, vous parler à cœur ouvert?

— Mais non, mon cher Jean, je suis venue à Saint-Hyacinthe chercher du repos, de la tranquillité, il ne faudrait pas me gâter mon séjour ici par vos lamentations; ce serait regrettable car je m'y plais beaucoup.

— N'est-ce pas que c'est joli?

— C'est admirable! J'aime ces grands arbres qui tendent vers le ciel leurs bras feuillus; les ormes de la rue Girouard sont incomparables. Vers le collège, les pins et les chênes qui bordent le chemin offrent un tableau réconfortant de force et de grandeur et contrastent avec les timides peupliers et tilleuls qui bruissent leurs feuilles à la moindre brise.

— Vous devenez sentimentale, Yo.

— Oh non! Je trouve les choses belles, j'en éprouve du plaisir sans prendre la peine d'analyser mes sentiments. Ne ressentez-

vous pas de telles émotions sur le parcours de cette rue bordée de fleurs? Ce qui m'a le plus charmée en arrivant ici, c'est ce soin jaloux que prend chaque mascoutain à rivaliser avec son voisin pour mieux fleurir son parterre. Vous devez aimer les fleurs, vous qui êtes un poète!

— Vous oubliez méchant petit tyran que vous m'avez vous-même condamné à devenir un homme positif, un homme de travail et d'action. C'est à ce prix, si je m'en souviens bien, que vous avez mis votre gracieuse personne.

— Comment? A ce prix! Je ne me suis aucunement engagée que je sache. Je vous ai dit: "Revenez dans un an".

— Oui, revenez dans un an; mais revenez avec, sinon le succès, du moins un gage de succès. Alors, j'ai compris que si je voulais réussir, il me fallait descendre des nuages; je me suis fait violence, je me suis appliqué à devenir un homme positif, j'ai fait taire toute sensibilité, tout idéal trop azuré; je suis devenu un petit bonhomme terre à terre, je n'ai plus eu d'autre ambition que le succès, le succès qui me rendrait digne de vous, qui me...

— Pauvre martyr!

— Riez, méchante, riez; mais voyez quelle belle œuvre vous avez accomplie. Depuis six mois que dure notre fameux pacte, j'en suis rendu à m'interdire d'admirer tout ce qui est beau, à préserver mon âme de toute émotion; je me suis condamné à n'aimer plus que ce qui est gage de recette, de gros sous... Ces fleurs, que vous trouvez si belles et que moi-même je prenais plaisir à admirer jadis, sont devenues, à mes yeux arides, des choses inutiles, des frivolités. Vous vous extasiez devant cette garniture de balsamines, dont la richesse de coloris ne le cède en rien à la variété des nuances? Bah! tout bien examiné ce ne sont que des coquettes sachant bien

s'habiller et qui, par un raffinement de perversité, feront éclater leurs capsules lorsque leurs fruits seront mûrs et les dissémineront au loin avant que ceux qui les ont semés ne puissent les cueillir. Vous vous émerveillez devant ce massif d'œillets géants? Coquettes encore que ces fleurs, coquettes et mauvaises mères. Leurs étamines, au lieu de supporter des antennes chargées de pollen, se sont contorsionnées en pétales et l'embryon du pistil sera stérile. Autrefois, je voyais toutes ces merveilles avec mes yeux d'enthousiaste; depuis que vous m'avez condamné à être un homme positif, j'en suis réduit à ne voir de beauté que dans les fleurs de blé, d'avoine, d'orge, de maïs et de pommes de terre.

— La transformation est grande en effet, moi qui vous surnommait jadis "mon poète."

— Oui, du temps où je vous écrivais des vers... C'était le bon temps alors, les jours d'enthousiasme, d'idéal, de conceptions grandioses, de projets dorés... Aujourd'hui, j'en suis à la réalité. Entre le rêve et sa réalisation, il y a bien loin. Pour accomplir la tâche quotidienne, pour vaincre les obstacles de chaque jour, surmonter les difficultés, parer aux fréquents insuccès, il faut reléguer au deuxième plan le rêve et la poésie. La lampe n'est pas encore complètement éteinte, la mèche a de temps en temps des vellétés de revenir à la surface, de laisser courir sa flamme; alors je ferme les yeux, j'évoque votre jolie figure mignonne, votre doux sourire, je me répète bien fort: "Travaille, mon vieux, si tu veux la mériter", et la petite flamme vacille, s'étiole, redevient infime et moi, je redeviens un positif, un cœur sec, un des mille concurrents dans la course vers le succès... Mes pauvres vers naïfs... comme ils sont loin déjà!

— M'en avez-vous assez bombardée durant votre stage au bureau!

— J'y mettais toute la sincérité de mon âme.

— Ils étaient palpitants d'amour.

— Comment auraient-ils pu être autrement, venant de moi et s'adressant à vous?

— Et quel feu vous mettiez à m'exprimer vos sentiments!

— Pas assez brûlant, toutefois, pour fondre le glaçon que vous étiez alors... et que vous êtes encore.

— Chaque matin, vous me les glissiez sous le buvard de mon pupitre...

— Et quand je vous les glissais de la sorte vos yeux étaient remplis d'ironie.

— Vous étiez si drôle aussi; vous sembliez un écolier craignant d'être pris en flagrant délit.

— J'essayais quelquefois de lire sur votre visage l'impression qu'ils avaient produite; mais vous demeuriez un petit sphinx. Les déchiriez-vous immédiatement?

— Quoi? Vos vers? Je m'en suis bien gardée. J'en ai conservé la collection complète et si jamais il vous prenait fantaisie de les publier en volume, ils sont à votre disposition; cela ferait un joli pendant aux "Lettres à la Fiancée" de feu Victor Hugo.

— Pourquoi ce nouveau trait de méchanceté, je sais bien qu'ils étaient atroces, mes pauvres vers; mais enfin ils étaient sincères.

— Qui vous dit qu'ils étaient atroces? Je les trouvais, au contraire, toujours très jolis et même, depuis votre départ, ils me manquent quelque peu; j'en suis réduite à les relire.

— Vraiment?

— Ce qui ne veut pas dire que vous deviez recommencer. Non, j'aime mieux m'en tenir à notre pacte.

— Encore ce fameux pacte! Cela devient embêtant... Mais enfin, puisque j'ai promis, autant me résigner de bonne grâce. Et vous ne me demandez pas ce que je suis devenu depuis mon départ de Montréal?

— J'aurais peur d'être indiscrete. J'espère que vous n'allez pas me croire assez

naïve pour m'imaginer que vous êtes demeuré cinq longs mois en cette ville sans ébaucher le moindre petit roman ?

— Comment aurais-je pu m'y décider quand mon cœur était tout rempli de votre image ? Je vous avais promis de travailler ferme afin de vous mériter et pas un seul instant je n'ai failli à ma promesse.

— Et le succès, commence-t-il à poindre ?

— Les résultats sont encourageants. Je suis venu m'installer ici où j'ai un oncle célibataire, qui pratique comme avocat depuis trente ans. Les offres qu'il m'a faites étaient très alléchantes. Il est riche et comme il veut se retirer il me passe graduellement sa clientèle. D'ailleurs, je ne suis pas un étranger ici, Saint-Hyacinthe est ma ville natale et j'y compte quantité de parents et amis.

— Vous ne sauriez croire comme j'en suis heureuse.

— Ce n'est pas encore le succès définitif ; mais enfin, c'est une solide espérance pour l'avenir.

Les deux jeunes gens avaient arpenté la rue Girouard jusqu'à l'usine de l'aqueduc, puis ils étaient revenus sur leurs pas et passaient en ce moment devant l'église des Pères Dominicains.

— Grand Dieu ! il est quatre heures ! s'exclama Yolande. Il me faut rentrer. Me faites-vous un bout de conduite ?

— Où demeure votre parenté ?

— A un quart d'heure de marche, de l'autre côté de la rivière. Venez-vous ?

— Avec le plus grand plaisir. D'ailleurs je tiens à savoir où vous nichez, si je veux vous revoir.

— Eh bien ! descendons immédiatement. Je ne vous dérange pas ?

— Je peux bien me donner quelques instants de congé, il y a si longtemps que je suis exilé de vous...

— Vous n'êtes pas obligé de retourner au bureau, du moins ?

— Oui, quelques instants seulement, il me reste un petit travail à terminer ce soir, une action à préparer pour signification.

— Mon cher Jean, que je vous plains! avec votre sensibilité de poète, ce doit être une vie affreuse que de faire journallement de la misère aux gens.

— Puisque je vous dis que je suis devenu un homme positif, sans sensibilité, presque cruel... et puis, que voulez-vous, c'est la vie... et la profession. De plus, la cause dont je vous parle est si cocasse, si désopilante... Imaginez-vous qu'il s'agit dans cette affaire d'une vieille fille avare et rébarbative, vivant, en notre bonne ville de Saint-Hyacinthe, une véritable vie de Robinson Crusôé, en la seule compagnie de son chien. Or, son chien vient de mordre un de mes clients et nous avons requis notre brave anachorète de se débarrasser de son chien ou de "copper". Prise entre son affection ridicule pour sa bête et son amour de l'argent, elle se débat comme un diable dans l'eau bénite. Elle a essayé de mettre toute la ville en branle, depuis le curé de sa paroisse jusqu'au patron de mon client, sans oublier quelques vieilles dévotes et nombre de commères, pour nous induire à abandonner la partie. Devant ces tentatives de conciliation, mon ami est resté ferme et demain nous allons la sommer au nom du Roi de se présenter en Cour et de répondre à l'accusation grave qui pèse sur sa tête. Ma petite Yo, je donnerais bien trois jours de ma vie pour voir, demain, la binette qu'elle va faire quand mon huissier lui présentera le papier timbré: "George V, par la grâce de Dieu, Roi du royaume uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande et des possessions britanniques au-delà des mers, Défenseur de la foi, Empereur des Indes". Avec un tel préambule, notre vieille sorcière va se croire à deux doigts de la prison! C'est une vraie situation de comédie ou

de roman de mœurs et si Daudet ou Bourget étaient ici, ils en tireraient un joli chef-d'œuvre.

— C'est vraiment drôle en effet...

— Drôle! Mais ce n'est pas le mot, c'est d'un burlesque fou... C'est vraiment à ne pas y croire: en plein vingtième siècle, au sein d'une ville moderne comme Saint-Hyacinthe, trouver une telle manie, une telle toquade! Mais elle est à encadrer cette vieille folle. Et remarquez qu'elle est issue d'une très bonne famille: son père était un journaliste remarquable; elle-même, paraît-il, à part ses lubies, ne manque pas d'érudition, et avec cela, elle possède une fortune très rondelette ce qui ne l'empêche pas de tondre un œuf.

— La connaissez-vous personnellement?

— Non, mais elle est devenue la fable de la ville entière, surtout depuis l'assaut dont son chien s'est rendu coupable contre mon client. Nous allons avoir une jolie partie de plaisir quand la cause paraîtra en cour.

— Ce sera tordant, en effet.

— D'autant plus qu'elle est, paraît-il, d'une timidité extrême. Puisqu'elle ne se décide pas à régler avant l'enquête, c'est que son avarice est énorme.

— Cette pauvre fille, elle doit être très malheureuse, ce n'est pas chrétien de la faire souffrir de la sorte.

— Bah! comment pouvez-vous avoir pitié d'une personne si peu sympathique?

— Peut-être n'est-elle pas telle qu'on vous l'a dépeinte. Une calomnie est bien vite propagée et une cruauté, une injustice se réparent très difficilement.

— Mais elle demeure en cette ville depuis son enfance, tout le monde la connaît ici et tous s'unissent pour la ridiculiser, elle et ses folles manies. Tenez, elle demeure dans cette vieille maison de pierre que l'on vient de restaurer. Cette restauration a même causé une surprise générale.

— C'est très joli, en effet, cette vieille demeure, ce parc, ces fleurs... Laissez-moi admirer de plus près. Venez, vous n'avez pas peur ?

— Il n'y aurait que le chien à craindre, quant à ma vieille recluse elle-même, elle ne me connaît pas.

— Venez donc, mon cher Jean, j'adore ce vieux castel !

— Ne pénétrez pas sur la propriété, on pourrait vous intenter un procès et puis, il y a toujours le chien...

— Bah ! laissez donc faire, je n'ai pas peur ; mais si vous craignez, vous pouvez demeurer au chemin.

— Je vous en supplie, Yo, revenez bien vite, cette Demoiselle Perrin n'est pas femme à vous laisser impunément pénétrer sur sa propriété.

— Vous croyez ? Nous allons bien voir : Marraine, Marraine venez bien vite, je vous amène une nouvelle connaissance.

— Comment ? s'exclama le jeune homme en voyant accourir Mlle Perrin, Mademoiselle serait...

— Marraine chérie, je vous présente mon jeune ami, Monsieur Jean Dupras, l'ancien clerc de notre bureau. Illustre maître je vous présente mon excellente marraine et cousine, Mademoiselle Laure Perrin, une savante doublée d'un cœur d'or qu'il vous faudra aimer beaucoup, car elle est ma plus proche et ma plus chère parente.

— Croyez Mademoiselle, que je suis... balbutia Jean.

— Mais, ma chérie, j'ai déjà entendu parler de Monsieur... reprit Mlle Perrin avec un sourire ironique et rempli de sous-entendu.

— Mon jeune ami est avocat depuis janvier et pratique dans votre ville, cousine, et si jamais il vous prend fantaisie de vous ruiner en procès, je vous le recommande expressément.

— Mademoiselle ne semble pas optimiste sur le compte des avocats.

— Ce n'est pas en vain que l'on a travaillé quatre ans dans une de leurs études.

— Nous ferez-vous le plaisir d'entrer vous reposer quelques instants, monsieur ?

— Je crains d'être indiscret, Mademoiselle, et, cependant, j'avoue que la marche que nous venons de faire m'a un peu fatigué et puis...

— Voyez-vous ce petit Monsieur qui veut se faire prier.

— Mais non, je ne me fais pas prier. Toutefois, pris entre la grâce de votre invitation, la fraîcheur de votre parterre et la crainte de paraître indiscret...

— Et puis, marraine, c'est nous qui sommes indiscreètes. Ce pauvre Jean est obligé de retourner au bureau pour compléter un travail qui ne saurait souffrir aucun retard. Le retenir ici serait abuser de sa complaisance.

— Bah ! rien ne presse, je puis bien me donner un moment de répit.

— Mais, Jean, cette action que vous deviez rédiger ce soir ? Figurez-vous, marraine, que mon jeune ami est en train de préparer une cause extraordinaire, une cause dont le retentissement sera considérable. Vous permettez, n'est-ce pas, savant Maître, que je raconte à ma cousine ?

— Et le secret professionnel ?

— Vous m'avez bien tout raconté à moi ! D'ailleurs, cousine Laure est la discrétion même. Figurez-vous cousine que la personne en cause est...

— Puisque je vous ai dit, mademoiselle Yolande, interrompt Jean, que le secret professionnel...

— Il fallait avoir les mêmes scrupules avec moi. Donc, la personne en cause est une vieille fille avare et toquée...

— Je vous en supplie, ayez pitié de moi, méchante ! Après toute une journée en tête à tête avec mes dossiers, mes livres

de loi et mes clients, n'allez pas me gâter les quelques instants de bonheur parfait que je pourrais goûter en votre compagnie.

— Cependant, j'aurais bien aimé raconter à marraine...

— D'ailleurs tout ce charabia de chicane et de procédure n'intéresserait pas Mademoiselle.

— Je ne suis pas de votre avis. N'est-ce pas, marraine? Mais enfin, puisque ce sujet vous déplait, parlons d'autre chose.

A part la faible allusion au fait qu'elle avait déjà entendu parler du jeune homme, Mlle Perrin s'étudia à écarter toute allusion à la fameuse lettre, en dépit de cette espiègle d'Yolande qui, à chaque instant, faisait mine de vouloir ramener la conversation sur ce sujet.

Bref, le jeune disciple de Thémis gagné complètement par la souriante bonté de Mlle Laure, sa beauté, sa grâce, son excessive politesse et le charme général se dégageant de sa personne se demandait comment on l'avait pu calomnier à ce point. A six heures il était encore à la Villa des Ancolies et comme il s'excusait de s'être attardé aussi longtemps :

— Un moment encore! s'exclama Yolande, il ne faut pas partir ainsi sans visiter le jardin. Venez bien vite vous faire fleurir, noble disciple de la basoche!

— Mais c'est un véritable Eden que vous avez là, Mademoiselle, et quelle coquetterie que de se dissimuler ainsi à la vue du passant!

— Le croiriez-vous, marraine, ce petit Monsieur a poussé l'impertinence jusqu'à calomnier vos beaux œillets géants. Il prétend que ces fleurs sont de misérables coquettes, qu'elles n'ont aucun mérite, parce qu'elles ne produisent pas de fruits. Comme si c'était un titre négligeable à notre reconnaissance que de nous éblouir de leur beauté et de dispenser à profusion leurs parfums!

Pour vous punir, jeune impertinent, je vous condamne à porter cet œillet à votre boutonnière jusqu'à ce qu'il soit fané.

— Reçu de vos jolies mains, il acquiert un prix et un mérite inestimables.

— Tiens, tiens, voici mon poète qui réapparaît. Grand Dieu, gare à la pluie de vers!

— Encore de la malice... Je crois que je fais mieux de me sauver si je veux échapper aux traits de cette petite peste. Aurevoir, Mademoiselle Perrin, je garderai longtemps le souvenir de votre bonne et gracieuse hospitalité. Vous ne sauriez croire comme votre rencontre m'a causé de plaisir et combien je suis heureux d'avoir fait votre connaissance.

— Je crois le comprendre, moi, dit Yolande, narquoise. D'ailleurs je suis positive que, tôt ou tard, vous deviez infailliblement vous rencontrer!

— Si la maison vous plaît, Monsieur, il faudra y revenir.

— Peut-être abuserai-je de la permission?

— Usez-en largement, cela nous fera plaisir. N'est-ce pas, Yolande?

— Je ne sais pas encore. Ne vous dérangez pas, marraine, je vais moi-même reconduire notre jeune Maître jusqu'au chemin.

— Retournez-vous au bureau? demanda avec un sourire de malice la jeune fille, dès qu'ils furent seuls.

— Non, je continue directement vers le chalet.

— Et cette fameuse procédure que vous aviez à rédiger? Vous vous souvenez, cette affaire si comique de chien et de vieille fille toquée et avare?

— Ma petite Yo, vous êtes la plus méchante petite personne que je connaisse. Ma foi, c'est à rendre des points à défunt Machiavel! Votre plan était si bien combiné que j'y suis tombé tête baissée, et, sans la bonté de Mademoiselle Perrin, j'étais l'homme le plus ridicule que n'ait jamais abrité la calotte des cieux. D'ailleurs Yo, je ne puis me plaindre du méchant tour que

vous venez de me jouer. Je reconnais humblement que j'avais agi en goujat et méritais bien cette leçon et je vais voir dès ce soir à régler cette malheureuse affaire.

— Vous me le promettez ?

— Ai-je besoin de vous le dire ?

— C'est très gentil, mon cher Jean, ce que vous me dites là et si vous tenez votre promesse...

— Si je tiens ma promesse ?...

— Je plaiderai votre cause auprès de cette bonne Marraine et si elle vous pardonne.

— Alors ?

— Dieu à son tour vous pardonnera et.

— Et quoi ?

— Il vous donnera son paradis à la fin de vos jours ! Bonsoir, Jean ! Et sans laisser au jeune homme le temps de proférer une seule parole, légère et souriante, elle regagna la maison.

IX.

RÉGLÉ HORS DE COUR.

Lorsque Paul Hainault rentra au chalet, une heure plus tard, il trouva Jean Dupras profondément absorbé dans la rédaction d'une lettre qui devait être d'une très grande importance à en juger par les nombreux brouillons qui gisaient froissés sur le sol.

Les deux jeunes gens étaient vaguement parents et malgré la différence d'âge qui les séparait, ils étaient très liés d'amitié.

— Bonjour Jean, y a-t-il longtemps que tu es arrivé ?

— Depuis une demi-heure à peu près.

— Pourquoi ne m'avoir pas averti ? Je t'ai attendu près d'une heure au bureau.

— Je t'assure que j'avais bien d'autres chats à fouetter en ce moment.

— En effet, je te trouve soucieux ce soir, te serait-il arrivé quelque chose de désagréable ?

— Je viens d'apprendre à mes dépens que lorsque l'on est assez sot pour s'en rapporter à la calomnie publique et même aux dires de ses amis pour se faire une opinion sur une chose ou sur une personne, on met inmanquablement les pieds dans les plats.

— Tu as tout à fait raison. C'est pourquoi je scrute toujours les dires d'autrui avant d'agir.

— Alors, mon vieux Paul, laisse-moi te dire bien franchement que tu n'es qu'un imbécile!

— Veux-tu me dire quelle mouche te pique tout à coup?

— Tiens, lis cette lettre que j'écris à Mademoiselle Perrin et qui n'attend plus que ma signature pour être mise à la poste.

— Comment, tu écris à cette vieille fille toquée?

— A elle-même. Lis.

— D'abord, je t'ai donné instruction de procéder, non de lui écrire.

— Et moi je préfère lui écrire. Lis.

— Et tu ne lui as pas fait signifier la sommation tel que je te l'avais demandé?

— Non.

— Quand t'exécuteras-tu?

— Jamais.

— Comment, jamais?

— Lis te dis-je.

— Je n'ai pas besoin de lire cette lettre et je ne veux pas que tu l'envoies. Mes instructions sont formelles. Dès demain, fais signifier le bref.

— Non.

— Es-tu mon avocat oui ou non?

— Je le suis. Et toi, tu es un imbécile et il est de mon devoir de t'empêcher de faire une bêtise. Puisque tu ne veux pas lire cette lettre, écoute au moins.

— Mademoiselle Laure Perrin,
Villa des Ancolies, En Ville.

Mademoiselle:—

— Mon client, Monsieur Paul Hainault, me prie de vous demander de considérer comme

nulle et non avenue la lettre qu'il m'avait chargé de vous adresser dernièrement."

— Quoi? Nulle et non avenue! Quand t'ai-je jamais chargé de faire pareille déclaration? As-tu subitement perdu la tête ou veux-tu te payer la mienne?

— Ecoute un peu sans m'interrompre, autrement nous n'en finirons jamais.

— Ecoute! Ecoute! c'est facile à dire; mais encore...

— Suis-je ton avocat?

— Certainement que tu es mon avocat, quoiqu'à entendre la lecture de cette lettre, cela ne paraisse pas si certain.

— Alors, écoute et tais-toi. Je continue: "Mon client me prie de vous manifester tout le regret qu'il a de cette lettre ridicule que, dans un moment de colère impardonnable, il m'avait demandé de vous envoyer..."

— Va-t-elle durer longtemps cette comédie?

"Il est surtout chagrin de ce que vous y ayez attaché plus d'importance qu'elle ne méritait et que vous en ayez été troublée..."

— Ah! ah! ah!

"Encore une fois, veuillez donc la considérer comme nulle et non avenue et soyez persuadée qu'il n'a aucunement l'intention d'y donner suite."

— Tu es fou, mon pauvre Jean, tu es complètement fou!

"Il reconnaît d'ailleurs qu'en définitive, dans toute cette malheureuse affaire, il était le seul à avoir tort."

— Jean! si tu...

"La crainte qu'il avait manifestée en face de votre chien a été la seule cause qui a fait prendre mon client en grippe par cette noble bête"

— Va-t-il falloir faire des excuses au chien aussi?

"... qui lui a quelque peu montré les dents

— Tu appelles cela montrer les dents, toi! J'aurais bien aimé te voir à ma place quand ce terrible dogue s'est jeté sur moi pour me dévorer!

— "Vous pourrez à l'avenir laisser gambarder à sa guise votre fidèle gardien, mon client tâchera de maîtriser sa crainte et aucun incident malheureux ne se reproduira."

— Pourquoi ne pas lui dire que pour son diner de demain, j'irai moi-même porter à son dogue mes deux mollets sur un plat d'argent?

— "J'espère, Mademoiselle, que vous aurez la bonté d'oublier ce sot incident et que vous daignerez accepter les excuses de mon client".

— C'est ça, vas-y, vas-y, mon vieux, une fois parti, il ne faut pas t'arrêter en si bon chemin! Je suis l'insulté, ce sont mes habits que ce chien a déchirés, mes mollets qu'il a caressés de ses crocs, il n'est que logique que je fasse des excuses à cette vieille folle, que je m'agenouille devant son cerbère enragé. A qui encore dois-je faire des excuses? Ah! si jamais on me reprend à avoir recours aux avocats!

— "Inutile de vous dire, Mademoiselle, que je suis tout à fait étranger à cette malheureuse affaire. Nous sommes, les pauvres hommes de loi, les mandataires passifs de nos clients et devons suivre leurs instructions, quelque injustes qu'elles nous puissent paraître."

— Mais c'est le comble cette fois! Monsieur n'est pour rien en toute cette affaire, il n'est que le mandataire passif de son client! Qui donc m'a conseillé de plaider? Qui m'a, à maintes reprises, affirmé que ma cause était excellente, que ma réclamation était juste? Qui, enfin, m'a fait remarquer que, le chien de cette vieille ermite étant un danger public, j'avais non seulement le droit, mais même le devoir de procéder? Et Monsieur n'y est pour rien, il n'est qu'un passif mandataire!

“Veuillez agréer, Mademoiselle, l'hommage de mon estime et de mon admiration, et croyez-moi,

Votre tout dévoué...” Et je signe.

— Mon cher Jean, je t'ai laissé lire cette lettre insensée jusqu'au bout sans trop me fâcher; mais maintenant j'espère que tu vas la déchirer et que, dès demain, tu verras à faire avancer mon affaire.

— Dès ce soir, je vais jeter cette lettre à la poste.

— Alors, c'est sérieux?

— On ne peut plus.

— Tu veux que je me désiste, que je présente des excuses?

— Je le veux.

— Ne m'as-tu pas dit toi-même que ma cause était excellente?

— Peut-être.

— Que ce chien était un danger public?

— J'ai pu le dire.

— M'a-t-il mordu, oui ou non?

— Mordu... mordu... à peine une éraflure.

— Mais enfin, comment se fait-il donc que ma cause, qui était excellente hier, soit aujourd'hui devenue si mauvaise que j'en sois réduit, d'après toi, à faire des excuses?

— C'est que, depuis hier, j'ai constaté.

— Et tu as constaté?...

— Que tu es un imbécile.

— Encore?

— D'ailleurs, tu peux te consoler, tu n'es pas le seul dans ton cas, et moi-même si je n'avais pas l'excuse d'être un nouvel arrivé en notre ville, je pourrais m'adresser le même reproche.

— Enfin, m'expliqueras-tu?

— Te souviens-tu, mon vieux, cette gracieuse personne assise sur la véranda de la Villa des Ancolies, samedi après-midi?

— Enfin, j'y suis! Cette vieille toquée t'a dépêché sa sirène, on t'a corrompu! Là où le curé, le patron et compagnie avaient échoué, une jolie femme a réussi... Grand Dieu! on

a corrompu mon avocat! Eh bien! elle est plus rusée que je ne le pensais, cette vieille chouette!

— Mon vieux Paul, tu me fais pitié... Sais-tu seulement qui était cette gracieuse personne que tu as tant admirée samedi soir, que, depuis, tu en rêves tout éveillé?

— Comment veux-tu que je le sache, je ne suis pas un intime de la Villa des Ancolies.

— Mais ce n'est pas une étrangère. Depuis de longues années elle demeure en votre ville, tu la rencontres presque journallement à l'église, tu lui as même déjà adressé la parole. Il est vrai qu'en cette circonstance tu n'avais pas précisément tout ton sang-froid...

— Mais encore, qui est-ce?

— Mademoiselle Perrin elle-même!...

— Ah! Ah! elle est trop forte celle-là, tu sais!

— Puisque je te le dis. C'est une femme admirable! Jolie, bonne, instruite, spirituelle, d'une politesse exquise, une vraie perle en un mot, et, pour ne l'avoir pas remarquée avant aujourd'hui, il te fallait vraiment être aveugle. D'ailleurs, tu n'es pas le seul dans ton erreur, ce qui n'est pas une preuve du bon goût de nos concitoyens.

— Ah non! tu ne me la feras pas avaler celle-là!

— Puisque je te dis que la vieille fille maniaque que tu connaissais, ou, plutôt que tu croyais connaître, est bien la gracieuse apparition qui t'a si complètement bouleversé samedi. Il n'a fallu pour celà que bien peu de chose: Une robe jeune et légère, une coiffure nouvelle, un bouquet de fleurs à la ceinture, tout comme dans le conte de fée: un coup de baguette et Cendrillon est devenue la jolie princesse.

— Et la fée, c'était?

— L'autre, la petite fille au journal.

— Tu la connais?

— Il paraît!

— Beaucoup?

— Tu es trop curieux, mon vieux Paul.

— C'est à ne pas y croire.

— Et il y a autre chose encore... Il y a un jardin rempli de fleurs admirables: des balsamines, des œillets, des roses, des jacinthes, des géraniums et quantité d'autres fleurs dont je ne sais pas les noms. Tiens, oui, il y a aussi des tulipes. Oh! mais des tulipes autrement rares que les tiennes. Je ne suis pas un connaisseur en cette matière, mais je t'assure que tes pauvres fleurs feraient piètre figure auprès des siennes.

— Vraiment! Elle a des tulipes?

— Il y en a surtout une, découverte par elle et dédiée à la mémoire de son père, une tulipe aux incomparables pétales de velours d'un rouge sang si prononcé que l'on croirait que c'est le cœur de la tige qui saigne.

— Une tulipe nouvelle!... le rêve de ma vie... Mais elle est donc vraiment sorcière, cette Demoiselle Perrin?

— Quel vilain mot à l'adresse d'une personne aussi distinguée! C'est une savante, te dis-je, une savante aussi modeste que remarquable, une chercheuse qui a passé dans l'étude les beaux jours de son adolescence et de son enfance. Vous la tourniez sottement en ridicule, vous vous moquiez de ses innocentes manies, de sa vie laborieuse. Elle, durant ce temps, en la compagnie muette de ses fleurs, goûtait les profonds plaisirs de la science, demeurait éternellement jeune de cœur et se souciait fort peu de votre opinion. Ce en quoi je l'approuve de tout cœur.

— Elle a découvert une tulipe nouvelle...

— Et ses rosiers, donc! si tu voyais la somptuosité de ses roses!

— Une tulipe...

— Enfin, refuses-tu encore de me laisser envoyer ma lettre?

— N'es-tu pas mon avocat?

— Alors je l'expédie immédiatement. Oh! j'oubliais... Reprenant sa plume, il ajouta:

"P.S.—Mon client me prie de vous demander de bien vouloir lui permettre de m'accompagner chez vous samedi après midi. Il désire vous renouveler de vive voix ses excuses.

J.D., avocat.

— Pas celà, par exemple!

— Ne suis-je pas ton avocat ?

X.

Durant les quatre jours qui suivirent, nul ne pourrait dépeindre la terrible indécision dans laquelle eut à se débattre notre pauvre ami Paul Hainault. Irait-il ou n'irait-il pas chez Mlle Perrin le samedi suivant ?

Malgré ses colères passées et le faux pas qu'elles lui avaient fait faire, le sentiment tout nouveau, et non sans charme, que la souriante apparition avait éveillé en lui lui faisait désirer de pénétrer dans l'intimité de cette Demoiselle Perrin si longtemps méconnue. Ses anciennes craintes des jeunes filles et du désarroi que la venue de toute femme ne manquerait pas de causer dans sa vie, la quiétude heureuse de ses années passées, les appréhensions si souvent éprouvées pour l'avenir, enfin, sa naïve passion pour les tulipes et la curiosité qu'avaient éveillée en lui celles de la Villa des Ancolies, si remarquablement belles, s'il en fallait croire son ami, étaient autant de sentiments contraires qui se livraient bataille en son esprit et le rendaient perplexe.

Depuis son réveil jusqu'à une heure avancée dans la nuit, la fatale question se posait, chaque jour plus impérieuse: "Devait-il ou non y aller?" Son esprit en était obsédé, au point que durant ses heures de travail il avait de fréquentes et sérieuses distractions; il ne se sentait plus, comme autrefois, complètement pris par ses devoirs professionnels. Deux fois il oublia des entrées importantes dans ses livres: tel item qui devait être en date du vingt-trois, porta celle du vingt-

quatre, ce qui ne lui était jamais arrivé auparavant. Chose plus grave encore, il se glissa deux erreurs dans ses additions... Sa vie était complètement bouleversée, désorganisée. Ah! chien de malheur, cause première de tous ses troubles, comme il le détestait!

Et cependant, regrettait-il tant que cela tout ce qui s'était passé?

— Bonjour Paul, viens-tu au chalet?

— Certainement mon vieux Dubrulle! Le temps de porter ces lettres à la poste et je m'y rends.

— Monte donc dans mon auto, je suis seul.

— Et ces lettres?

— Tu les déposeras en passant.

C'était le mardi soir. L'automobiliste qui avait ainsi interpellé notre héros à sa sortie du bureau était un jeune marchand de la ville, membre du cercle et fervent du chalet. Paul ne pouvait refuser une aussi aimable invitation. Il monta donc dans l'auto, bien qu'il sentit qu'une longue marche produirait sur ses nerfs un meilleur effet.

La voiture stoppa devant le bureau de poste puis reprit sa course vers le chalet. On faisait du vingt-cinq milles à l'heure lorsque l'on passa devant la Villa des Ancolies. Paul put cependant entrevoir son ami Jean et les deux jeunes filles causant sur la véranda.

Le mercredi, il laissa le bureau quelques minutes avant cinq heures, bien décidé à faire à pieds le trajet de la ville à la maison de campagne. Chose curieuse, il se sentait ce soir, d'une bravoure indomptable; une armée de dogues ne lui aurait pas fait peur. Lentement il s'avança sur le trottoir longeant la propriété de Mlle Perrin, un peu énervé par la pensée de voir accourir Fidèle, les crocs menaçants, mais bien résolu cette fois de démontrer qu'il n'était pas un lâche. S'il était attaqué, il soutiendrait l'assaut froidement, Mlle Laure interviendrait et de nou-

veau lui ferait des excuses. Alors il trouverait des paroles courtoises pour excuser la mauvaise humeur de Fidèle. La conversation s'engagerait, la glace serait brisée et...

Heureusement, ou plutôt, malheureusement, pas le moindre roquet ne vint saluer son passage. Fidèle était enfermé quelque part et la véranda était déserte. Paul fouilla des yeux le bosquet, mais la tonnelle elle-même était vide; les jeunes filles étaient sorties.

L'humeur maussade, il continua sa marche vers le chalet où, quelques instants plus tard, Jean venait le rejoindre.

— Dis-donc, Paul, tu n'oublies pas que j'ai donné rendez-vous à Mlle Perrin pour samedi après-midi?

— Je ne t'ai jamais autorisé à le faire.

— Tu ne me l'as pas interdit, ce qui revient au même. Qui ne dit mot consent.

— Mais si je me souviens bien, je t'ai formellement défendu...

— Tes lèvres ont dit non; mais tes yeux, mon vieux Paul, si tu avais vu tes yeux! Ils disaient: "Oui! Oui! Oui! Mille fois oui!"

— Eh bien! non, je n'irai pas! Si je ne veux pas y aller, c'est bien mon affaire; tu n'as rien à y voir.

— Mais j'ai quelque chose à dire. Paul, mon cher Paul, laisse-moi te le répéter encore une fois, tu es un imbécile! Tu fais une bêtise, tu te comportes comme un sot envers une jeune fille incomparable, et quand tu as l'occasion de la voir autrement qu'à travers les lunettes noires du préjugé et des calomnies populaires, tu es profondément ému... Ne le nie pas, depuis samedi tu ne penses qu'à Mademoiselle Perrin! Ca été le coup de foudre classique. Et alors que je te fournis l'opportunité d'être reçu dans l'intimité de la Dame de tes rêves, de te faire pardonner tes erreurs, peut-être même de gagner son

cœur... toi, triple sot, tu hésites! Ah! si tu n'étais pas mon ami! Encore une fois, viens-tu, oui ou non?

— Je ne sais pas encore, je vais y réfléchir.

— Réfléchir! Réfléchir! Mais il y a déjà deux jours que tu réfléchis!

— Je n'ai pas encore pris de décision.

— Hâte-toi de la prendre cette fameuse décision. En attendant, viens prendre un bain, cela t'éclaircira les idées.

Le jeudi, quand le pauvre comptable rentra encore à pieds, Mlle Laure était sur la véranda, occupée à lire, mais Fidèle ne se montra pas et Paul n'eut pas l'occasion de faire preuve de courage et d'énergie. Dissimulé derrière un massif de lilas, il se laissa aller à examiner attentivement Laure qui, toute à sa lecture, était loin de soupçonner l'espionnage dont elle était l'objet. "Il a raison, cet animal de Jean, elle est admirablement jolie Mademoiselle Perrin! Quelle air distingué, quel expression de douceur et de bonté unie à une beauté si simple, dénuée de toute fatuité! Et dire que sans ce chien de malheur, j'aurais peut-être pu être l'heureux mortel devant partager la vie de cette femme incomparable!"

— Ah! ah! mon cher Paul, vous qui vous vantez chaque jour d'être un marcheur infatigable, je vous prends en flagrant délit de paresse! Quoique vous n'en vouliez rien laisser voir, mon drôle, vous n'avez plus vos jambes de vingt ans et, dans une marche de deux milles, vous êtes bien aise de trouver un point d'ombre où vous reposer.

C'était Monsieur Pierre Ledoux, gérant de banque, membre du cercle, un joyeux garçon bedonnant, qui venait de le tirer de sa contemplation. Monsieur Ledoux avait, lui aussi, atteint la quarantaine et il ne manquait jamais une occasion de taquiner notre ami sur son entêtement à ne pas vouloir paraître vieillir.

De son côté, Paul était trop heureux de constater qu'on n'avait pas deviné le motif réel de sa halte prolongée, pour essayer de dissuader son ami. Il avoua tout ce que l'on voulut.

— Que voulez-vous, il fait une telle chaleur...

— Et puis, avouez-le donc, vous n'avez plus vos vingt ans!

— Hélas! je les ai deux fois.

— Continuez-vous avec moi?

— Avec plaisir, votre compagnie me fera oublier la longueur du trajet.

Les deux compagnons continuèrent leur marche presque silencieusement. Ce pauvre Ledoux suait comme un nègre. De son côté, Paul se sentait alerte, joyeux et léger. "Après tout, se disait-il, je serais bien fou, elle ne me mangera pas cette Demoiselle Perrin... D'ailleurs, Jean m'a assuré qu'il ne serait fait aucune allusion à notre malheureuse chicane. Oui, mais je serais terriblement ridicule si elle y faisait allusion... O ce chien! cette lettre!"

En rentrant au chalet, il trouva Jean, qui, en train d'enfiler un costume de bain lui demanda:

— Enfin, as-tu pris une décision? Viens-tu?

— Viens-tu! C'est facile à demander; mais comment veux-tu que je m'y présente?

— Puisque je te promets qu'il ne sera fait aucune allusion...

— Tout de même, je ne vois pas bien ce que je pourrais aller faire chez Mlle Perrin. Je veux bien, par amitié pour toi, cesser toute procédure contre elle; j'irai plus loin, je regrette sincèrement les troubles que je lui ai causés; mais, enfin, je ne puis tout de même pas aller la demander en mariage cette ex-ermite métamorphosée en déité. Voudrais-tu que j'aie lui faire la cour, par hasard?

— Pourquoi pas?

— Pourquoi pas ? D'abord parce que je n'ai aucunement l'intention de me marier, que je suis heureux tel que je suis et entends bien l'être le plus longtemps possible et, ensuite, parce que si je tentais de faire la cour à Mlle Perrin, elle me rirait au nez... et puis...

— Après tout, c'est ton affaire, tu as peut-être raison. Dès demain, je les avertirai de ton refus.

— Ton refus... ton refus... je n'ai pas encore dit que je refusais ; mais il me semble que je ne puis pas non plus accepter.

— Tu veux et tu ne veux pas...

— Je suis indécis.

— Tout comme l'âne de Buridan entre sa botte de foin et son seau d'eau.

— L'âne du conte des Mille et Une Nuits était plus heureux que moi, il pouvait toujours manger son foin trempé dans l'eau du seau ; quant à moi, je ne puis à la fois accepter ou refuser.

— Enfin, tu me donneras ta réponse demain soir.

Avant de s'endormir, Paul essaya encore une fois de résoudre l'affreux dilemme. Il repassa dans son esprit les derniers événements et finit par s'emporter contre Jean qu'il accusa de tiédeur parce qu'il n'avait pas, lui semblait-il, insisté avec assez de ténacité pour lui arracher une réponse affirmative. D'ailleurs, il n'y avait que le premier pas de difficile, une fois pénétré dans la villa et admis au nombre des amis de la maison, il saurait bien faire oublier la première impression. Tout à l'heure, Jean badinait en parlant de cour à faire à son ancienne adversaire, et, cependant, qu'y avait-il là de si extraordinaire ? Si seulement il pouvait faire le premier pas... mais il fallait le faire, ce premier pas ! Il dormit mal cette nuit-là ; des rêves peuplèrent son sommeil, rêves plutôt agréables où défilaient Jean et la petite fille au journal, Mlle Perrin dans le rôle de Madame Hainault

et toute une théorie de turbulents petits Hainault saluant, midi et soir, d'un joyeux brouhaha, son retour du bureau.

Hélas! ce n'était là qu'un rêve! Le réveil le rappela à la réalité et à sa cruelle indécision. Irait-il, n'irait-il pas? Ah! cette lettre! cette m... lettre! (Pieux confrères de la congrégation des Jeunes Gens, votre Préfet a dit: "Cette m... lettre!" et lui ne s'est pas servi de points de suspension!)

— Monsieur Gendron, demandait, deux heures plus tard, notre ami à son patron, je ne vous ai jamais fatigué de mes réclamations, je ne me souviens pas vous avoir une seule fois demandé une augmentation de salaire depuis que je suis à votre emploi et vous semblez être satisfait de mes services; de mon côté je suis pleinement satisfait de ma condition. Mais si un jour je faisais une folie, si je me mariais, pourrais-je compter sur un relèvement de salaire suffisant pour subvenir au surcroît de dépenses que m'occasionnerait mon nouvel état de vie?

— Comment? Vous, vous marier! Ah! ah! ah! c'est trop drôle, ma foi!

— Et pourquoi pas? Suis-je tellement décrépité?

— Loin de moi cette idée, bien loin de moi; vous êtes au contraire dans la force de l'âge et remarquablement doué pour faire un excellent mari; mais je vous avais toujours cru insensible à ce genre de danger... vous m'avez toujours semblé le type parfait du célibataire de vocation.

— Enfin, si ce malheur m'arrivait?

— Comment, ce malheur! Mais, mon pauvre ami, ce serait au contraire la plus belle action de votre vie. Vieux garçon, ce n'est pas un état dans la vie, mon cher Paul, c'est une existence vaine et stérile. Nous, les hommes mariés, nous taquinons très souvent nos épouses sur leurs extravagances, leur coquetterie, les petites misères qu'elles nous font endurer de temps en temps, et dont

nous exagérons l'importance à dessein, afin de nous faire plus facilement pardonner nos fautes personnelles; mais que sonne l'heure de l'infortune, que le chagrin nous assaille, que le malheur nous foudroie, nous sommes certains de trouver auprès d'elles une somme inépuisable de bonté affectueuse et une source profonde de force et de courage pour affronter de nouveau la lutte et la vie. On vous a exagéré les frictions inévitables qui se produisent dans tous les ménages. Bah! ce sont là de légers nuages qu'un moment de confiante et affectueuse intimité a bien vite dissipés et toujours nous nous inclinons avec une respectueuse vénération devant la mère de nos enfants. Mariez-vous, mon cher Paul, soyez un père heureux et je vous promets que, suivant l'expression de mon grand-père, il y aura toujours du pain dans votre huche. Mais au fait, serait-ce indiscret de vous demander quelle est la future Madame Hainault?

— Il n'y a pas encore de future Madame Hainault et si je vous faisais cette question, c'est que depuis quelque temps je commence à réaliser que ma vie solitaire est triste et vide.

— Alors ce mariage, c'est encore dans les futurs contingents? Je le regrette.

— Je crains bien que d'ici longtemps vous ne soyez appelé à relever mes appointements. Trouverai-je jamais une jeune fille, répondant à mon idéal, qui consentira à m'épouser?

— Cela viendra, mon ami, cela viendra. Persévérez dans votre bonne résolution. Je vous estime trop pour ne pas vous désirer ce bonheur. Ah! j'oubliais une commission que Madame Gendron m'avait chargé de vous faire. Elle a rencontré avant hier, Mlle Perrin et elle a appris que vous vous étiez désisté de toutes procédures contre cette brave Laure. Ma femme estime beaucoup cette jeune fille, aussi est-elle très heureuse de votre décision et elle m'a prié de vous

remercier chaleureusement en son nom. Mais, dites donc, la voici la jeune fille idéale que vous devriez épouser!

— Qui?

— Laure, Laure Perrin!

— Oubliez-vous le démêlé que nous avons eu ensemble?

— Ce n'est rien, puisque vous avez chevaleresquement tout abandonné. Croyez-m'en, songez-y sérieusement. Je vous répète que Laure ferait une épouse accomplie.

Rentré au chalet, ce n'est pas sans appréhension que Paul attendit le retour de Jean. Enfin il fallait lui donner une réponse et il hésitait encore.

.....
— Viens-tu te baigner, Hainault?

— Merci, j'attends Dupras.

— Et toi, Ledoux, viens-tu?

— Mon cher Larose, je le regrette beaucoup; mais Dubord vient de me demander de jouer une partie de croquet avec lui.

— Si tu aimes mieux le croquet...

— Je n'ai pas dit cela, je préférerais bien un bon bain.

— Alors, viens te baigner.

— Oui, mais Dubord?

— Viens-tu ou ne viens-tu pas?

— Je ne sais...

— Tirons cela face ou pile. Face, tu viens, pile, tu restes. Et, lançant en l'air une pièce de monnaie: un, deux, trois: c'est face! Viens te baigner, mon gros, s'il me prend une crampe, tu me serviras de bouée. Tiens, regarde Hainault qui tire face ou pile lui aussi.

— Face! C'est décidé, j'y vais, dit ce dernier.

— Hâte-toi si tu viens avec nous.

— Mais je ne vais pas me baigner...

— Où vas-tu donc, alors?

— Où je vais? Je vais... faire une promenade en canot.

Ce n'était pas une promenade en canot que le classique pile ou face venait de décider. En voyant ses compagnons s'en rapporter au hasard pour décider d'un fait banal, Paul avait eu un trait de lumière et s'était dit que le meilleur moyen de se tirer de sa perplexité était de s'en remettre lui aussi au hasard et le hasard avait prononcé dans l'affirmative.

Une fois sa décision prise, il se sentit tellement soulagé, si calme, si satisfait, que ce fut avec sa bonne figure souriante, qu'on ne lui avait pas vue depuis une semaine, qu'il salua l'arrivée de son ami Jean.

— Ça y est, j'ai décidé d'y aller.

— Je n'ai pas douté un seul instant que tu ne finisses par accepter. C'est la conflagration mon vieux, la conflagration que je t'avais annoncée...

* * *

Vers trois heures, le lendemain après-midi, les deux amis entraient chez Mlle Perrin.

— Permettez-moi, Mademoiselle, de vous présenter mon ami, Monsieur Hainault.

— Je suis très heureuse, Monsieur, de vous recevoir chez moi.

— J'espère Mademoiselle, que mon jeune ami Jean vous a déjà exprimé tout le regret...

— Croyez, Monsieur, que l'incident est tout à fait oublié; je ne garde que des sentiments de gratitude pour la générosité dont vous avez fait preuve en abandonnant vos justes réclamations.

— Et moi? On m'oublie donc! s'exclama Yolande qui, sentant le terrain glissant sur lequel les anciens antagonistes s'aventuraient, désirait faire une diversion.

— Paul, je te présente le plus affreux tyran que je connaisse: Mademoiselle Yolande Perras.

— Je crois, Mademoiselle, que mon ami est un supplicé content, car depuis votre arrivée en ville, nous ne le voyons presque plus.

Les jeunes gens vinrent prendre place sous la tonnelle que Paul ne manqua pas d'admirer. La conversation, d'abord banale et quelque peu contrainte, s'anima graduellement grâce à l'humeur enjouée de Jean et surtout d'Yolande. Au bout d'une demi-heure, tous quatre avaient l'aisance de vieux amis.

— Mademoiselle Laure, dit Jean, mon ami est un grand amateur de fleurs et quoiqu'il n'ose vous le demander, je sais qu'il brûle du désir de visiter votre jardin, où il trouvera certaines tulipes qui vont le rendre affreusement jaloux.

— Vous aimez les fleurs, Monsieur ?

— En amateur, Mademoiselle, en amateur seulement; mais enfin, mon jeune ami m'a dit tant de bien des vôtres que je désire ardemment les visiter. D'ailleurs, s'il faut en juger par l'éclatante floraison qui nous entoure, votre jardin doit être un lambeau oublié du paradis terrestre.

— Ces fleurs-ci ne sont que de braves paysannes sans prétention. J'ai dans mon jardin certaines variétés de fleurs d'ornement assez remarquables. Certains rosiers, sur lesquels j'ai pratiqué greffes sur greffes, me donnent des roses d'une blancheur de neige.

— Greffez-vous vos rosiers vous-même ?

— J'avais à peine douze ans quand j'ai fait mon premier essai sous la direction de mon père. Depuis la mort de ce bon papa, j'ai continué à aimer les fleurs en souvenir de lui et un peu aussi pour mon plaisir. C'est si intéressant la vie de ces jolis petits êtres éphémères qui naissent, s'épanouissent et meurent en un éclat de beauté, en une brise de parfum. Venez-vous avec nous, Monsieur Jean ?

— Quelque belles et délicieuses que soient vos fleurs, Mademoiselle Laure, malgré tout le parfum qu'elles dégagent, elles ne sauraient par cette chaleur accablante, avoir à mon

sens, le grand charme d'un doux farniente sous cette tonnelle, en compagnie de Mademoiselle Yolande.

— Ce qui veut dire que, de mon côté, je vais être obligé de subir le tête à tête de Jean... Ah non! il faut avoir pitié de moi... Si vous saviez comme il est embêtant, Monsieur, votre ami Jean, dans le tête à tête! Il se croit toujours obligé de me faire des déclarations solennelles... oh! si solennelles!

— T'avais-je assez averti? Eh bien! le voici le joli caractère de Mademoiselle... et c'est ainsi depuis trois ans.

— Sont-ils gentils! dit Mlle Laure en pénétrant dans le jardin. Tenez, voici mon domaine.

— C'est merveilleux, Mademoiselle! Quelle richesse, quelle variété, quelle profusion!

— Voici le rosier dont je vous parlais tout à l'heure. C'est un ancien églantier des champs, je l'ai pris dans les abattis du collège et ce n'est qu'après dix ans de travail que j'ai pu obtenir cette perfection.

— Et ces balsamines?

— Ce sont des impatientes de la rive que j'ai mariées successivement avec plusieurs variétés de balsamines des jardiens. Remarquez ces points jaunes pâles, c'est tout ce qui reste de la plante mère.

— Et vos tulipes?

— Je les garde en serre, ce qui me permet d'avoir une floraison continue. Allons les voir.

Paul suivit la jeune fille, s'extasia devant les inestimables merveilles que la serre contenait et, après s'être arraché à regret à cette contemplation, il continua avec elle sa promenade dans le jardin.

Là-bas, sous la tonnelle, nos deux amoureux suivaient, de loin, depuis une demi-heure, les moindres gestes de Mlle Perrin et de son compagnon.

— Dites donc, Yo, savez-vous que nos ennemis d'hier ne semblent pas trop mal s'entendre.

— Votre Monsieur Hainault semble facilement s'apprivoiser.

— Lui qui avait une telle crainte de la Villa des Ancolies, de sa propriétaire et de son chien!

— Le fait est qu'il ne semble pas se douter de la présence de Fidèle.

— Au fait, où est-il, Fidèle?

— Je l'ai enfermé dans le boudoir. Dites donc, si nous lui donnions la liberté?

— Non, non, pas en ce moment, ce serait compromettre notre œuvre de conciliation.

— Ah! ces convertis, brûlent-ils d'un zèle assez ardent!

— Que voulez-vous, je désirerais tellement faire disparaître jusqu'au souvenir de cette malheureuse lettre.

— Hélas les paroles passent, mais les écrits restent...

— M'assurez-vous au moins qu'elle m'a complètement pardonné?

— Pardonné! Dame, c'est beaucoup dire, mais enfin, marraine est si bonne, si pieuse, si chrétienne.

— L'église ordonne le pardon des injures...

— De sorte que, tôt ou tard, elle finira nécessairement par pardonner et même oublier... il le faudra bien... nous... serons ses seuls parents.

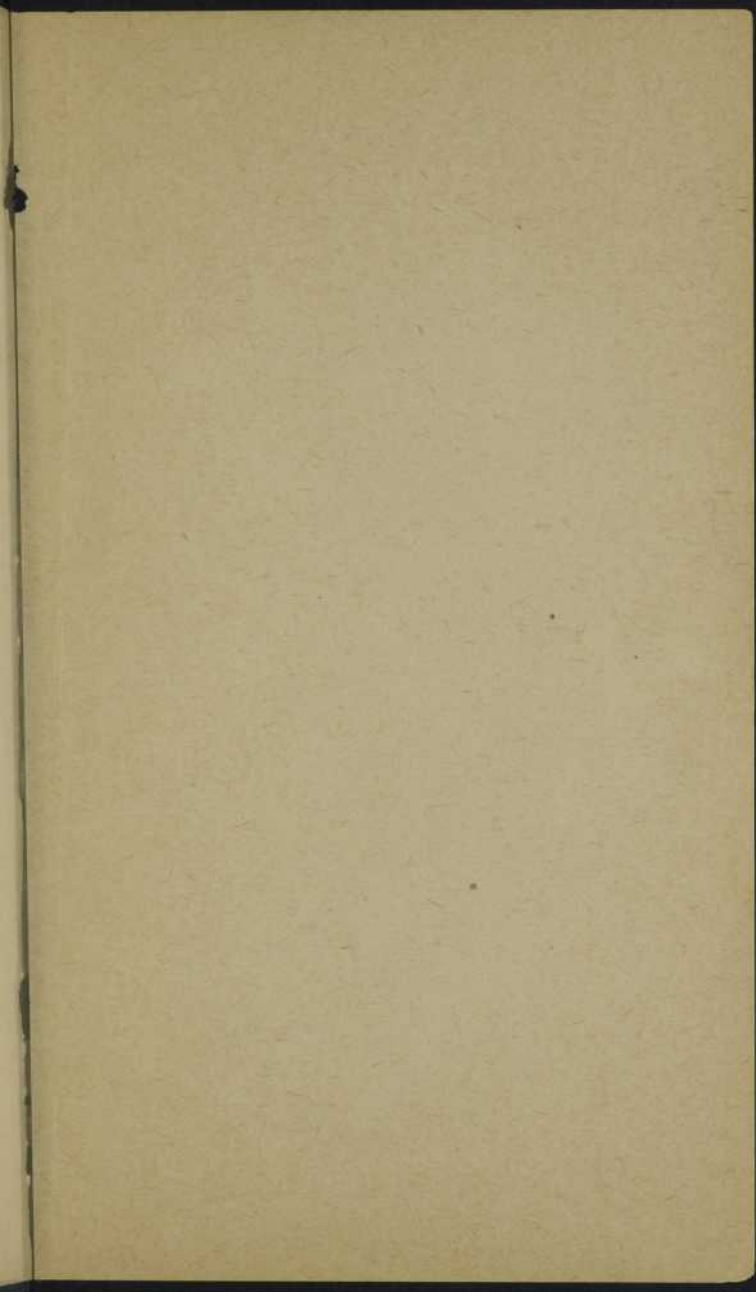
— Comment, nous?... Levant les yeux vers la figure de sa petite amie, il s'aperçut qu'elle n'avait plus son masque d'ironie souriante, elle avait soudain pris une expression de sérieux... de tendresse et de bonté aimante qu'il ne lui connaissait pas. Comment, Yo, ma petite Yo, je ne rêve pas, vous voulez bien?

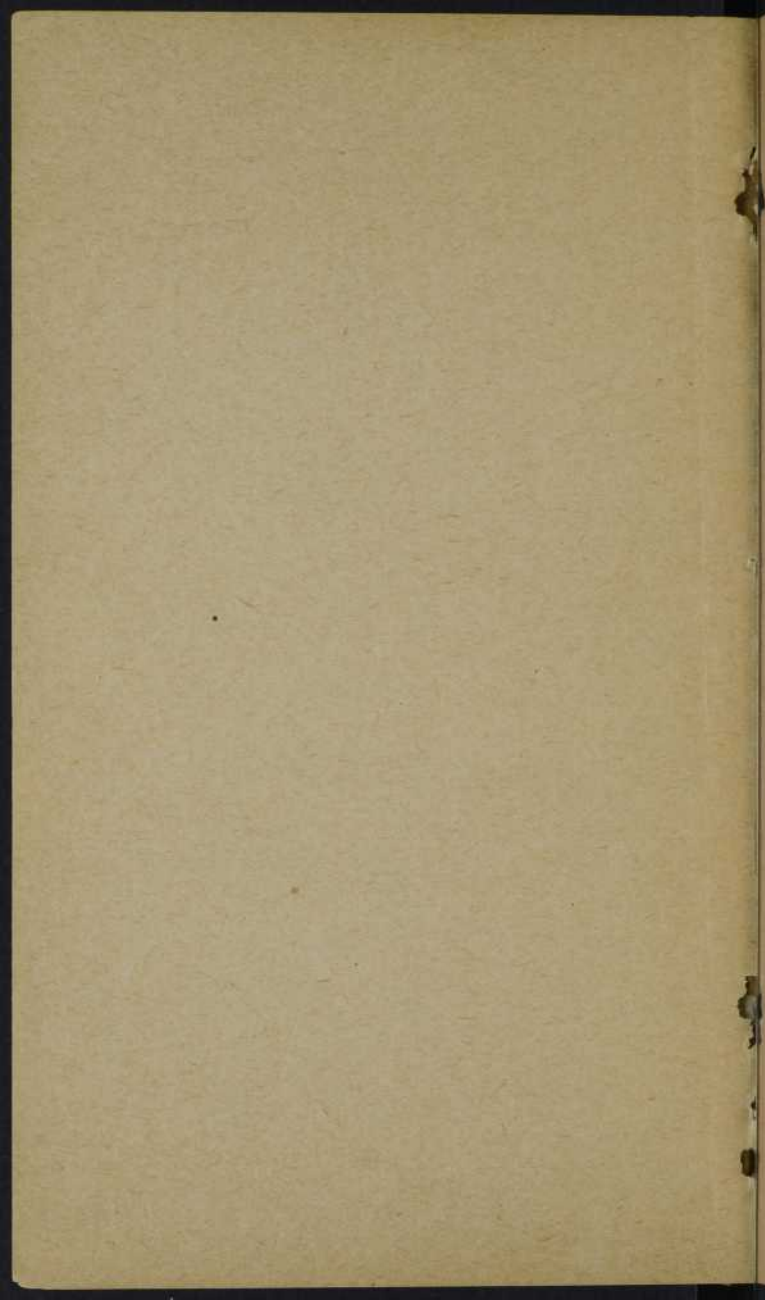
Il n'en put dire davantage, Paul et Laure revenaient du jardin. Le bonheur ne sait pas être discret et, sans une seule parole, au seul éclat de leurs regards heureux, les nouveaux arrivants devinèrent leur secret et leur bonheur.

Or, "l'exemple entraîne", a dit je ne sais qui.

FIN.

BIBLIOTHÈQUE
MUSEUM - PARIS





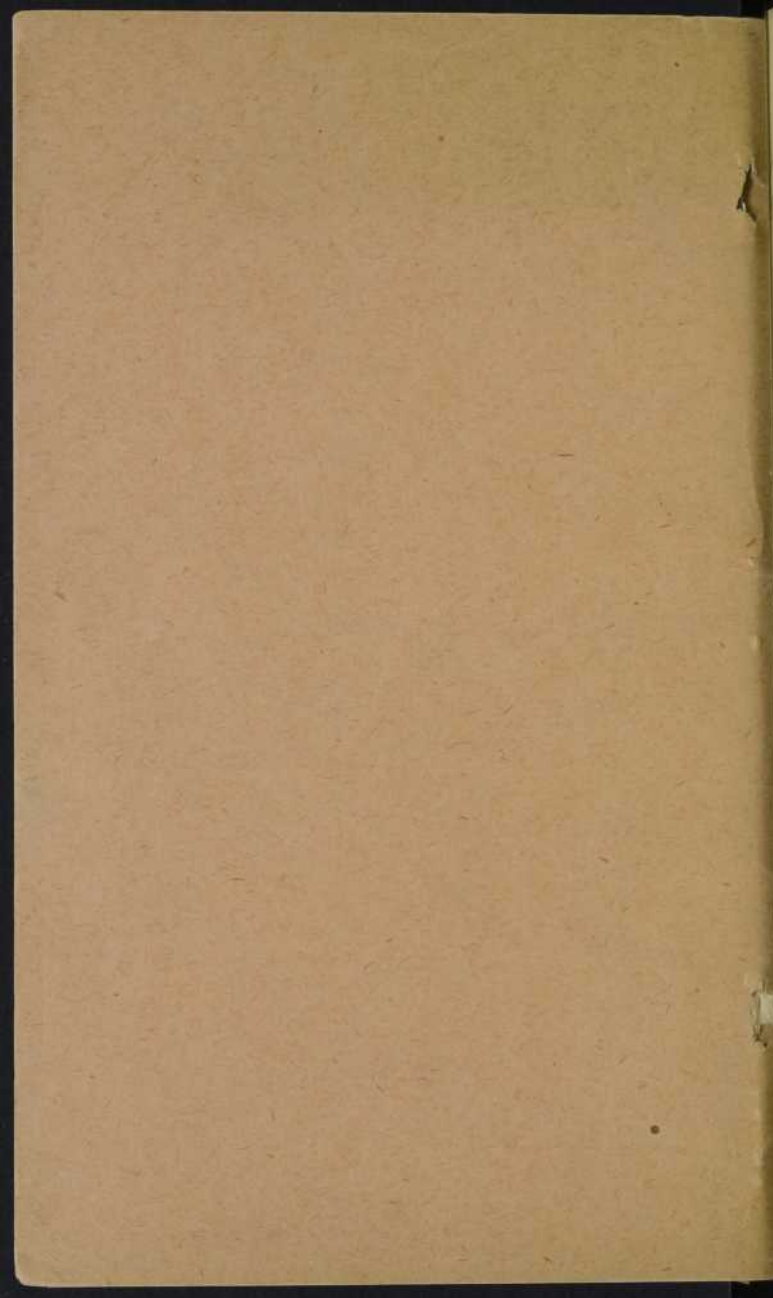
*Achévé d'imprimer ce trentième jour
de mai 1923*

par

*La Compagnie d'Imprimerie Moderne
à Montréal*

pour

La Revue Moderne





BNQ



000 428 737